

# **CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DU MOUVEMENT MARXISTE-LÉNINISTE**

Où en sommes-nous ?

Nicolas Rivière – Décembre 1971 – Editions Hallier (78 pages)



## **SOMMAIRE**

### **Préface**

### **Introduction**

#### **1. LA NAISSANCE DU MOUVEMENT MARXISTE-LÉNINISTE**

- A. Les origines (1963 – 1967)
- B. Première polémique sur la question du Parti
- C. Tentative de liaison avec les masses
  - Le socialisme du goulasch
  - Du trade-unionisme au révisionnisme

#### **2. DEVELOPPEMENT DE L'OPPORTUNISME DEPUIS MAI 1968**

- A. La tactique
  - Servir la bourgeoisie au nom des « intérêts ouvriers »
  - Abandon des tâches communistes
  - Substitution systématique des buts quotidiens aux buts à long terme
  - Unir la direction du Parti guidé par le ml à l'activité des larges masses
  - Ce que le mouvement spontané peut et ne peut pas
  - Lénine dépassé ?
  - Le chauvinisme
  - Double attitude de la petite-bourgeoisie
- B. Les programmes réformistes

#### **3. LA LUTTE ENTRE LES DEUX LIGNES ET L'EDIFICATION DU PARTI**

- A. Les mouvements de critique, les scissions, leurs échecs
- B. Lutter contre l'opportunisme en vue de l'édification du Parti Communiste authentique

#### **4. CONCLUSIONS : perspectives**

## PREFACE

A la suite de nombreuses critiques, nous tenons à préciser que lorsque nous citons tel ou tel groupe ou journal, ce n'est que pour illustrer, à l'aide de citations particulièrement caractéristiques, une tendance du mouvement ml dans son ensemble, cela ne constitue nullement une analyse du groupe ou journal en question. Dans tout ce texte il nous semble préférable d'insister sur l'unité de l'opportunisme qui sévit dans le mouvement ml dans son ensemble, plutôt que de dégager le caractère spécifique à tel ou tel groupe ou journal. Comme nous avons tenté de présenter un point de vue d'ensemble, nous avons nécessairement été amenés à laisser de côté certaines questions et à ne pas argumenter suffisamment sur d'autres points. Nous sommes parfaitement conscients des insuffisances et des faiblesses de ce travail, mais nous pensons toutefois que, dans la situation actuelle, il peut être utile à la lutte pour la fondation d'un parti marxiste-léniniste authentique.

## INTRODUCTION

La période actuelle dans le monde se caractérise essentiellement par la conjonction de deux faits :

- 1) L'impérialisme entre dans une nouvelle période de crise aigüe (économique et politique), toutes les contradictions du système impérialiste et révisionniste s'aiguisent, et, par suite, les conditions d'une nouvelle marée révolutionnaire dans les pays capitalistes et social-impérialistes se réunissent progressivement.
- 2) La scission entre le révisionnisme moderne et le marxisme-léninisme mené sous la direction du Parti Communiste Chinois (PCC) ayant à sa tête le Président Mao, et du Parti du Travail d'Albanie (PTA) ayant à sa tête le camarade E. Hoxha, a édifié les bases idéologiques indispensables de cette nouvelle marée révolutionnaire.

Une nette démarcation entre révisionnisme et marxisme-léninisme a été établie à l'échelle internationale, tant en théorie qu'en pratique : par les victoires des peuples chinois et albanais, particulièrement au cours de la Grande Révolution Culturelle Proletarienne (GRCP), par les victoires des peuples opprimés contre l'impérialisme - particulièrement celles du peuple vietnamien et des peuples Indochinois dans leur guerre de résistance contre l'impérialisme américain -. Tandis qu'en URSS, le révisionnisme moderne, aux prises avec des contradictions insurmontables, acculé par les peuples placés sous sa domination, continuait à dégénérer en social-impérialisme et social-fascisme.

La Pensée-Mao-Tsé-toung est le marxisme-léninisme de l'époque où l'impérialisme va à son effondrement total et où le socialisme marche vers la victoire dans le monde entier.

En France, le mouvement de scission d'avec le révisionnisme moderne a commencé il y a 8 ans, sous l'influence de la grande lutte menée au sein du Mouvement Communiste International (MCI). D'autre part, la crise du système capitaliste s'approfondit, et déjà le mouvement de Mai 1968 a montré que les aspirations spontanées à la révolution ont atteint un degré relativement élevé.

Dans leur développement, le mouvement des masses, et le mouvement marxiste-léniniste, en tant que mouvement politique déterminé, agissent l'un sur l'autre. De nouvelles couches accèdent au mouvement révolutionnaire, tant dans la classe ouvrière que dans la jeunesse intellectuelle. Le mouvement spontané pour ainsi dire pas. Mais en retour, cet essor impose au mouvement marxiste-léniniste de nouvelles tâches ; il révèle ses faiblesses, et aiguise les contradictions en son sein.

Or, il est maintenant assez clair que le mouvement ml depuis sa naissance, n'a jamais été à la hauteur des exigences, tant en ce qui concerne sa capacité à jeter les fondements théoriques et politiques de son activité, qu'en ce qui concerne ses tâches à l'égard du mouvement ouvrier, du mouvement de masse, leu deux allant nécessairement de pair.

Depuis le début, ont dominé diverses théories de la spontanéité, rabaissant sans arrêt les tâches des communistes à l'égard des masses. Cela nous a conduits tantôt à nous entraîner passivement à l'arrière du mouvement de masse, sans être jamais capable d'introduire le marxisme-léninisme dans le prolétariat, et de construire une véritable avant-garde prolétarienne (avant-garde en fait, et non en paroles), tantôt à nous y opposer de front. Ces théories de la spontanéité et du suivisme ont, en réalité, servi de base à la propagation de

lignes et de programmes opportunistes, révisionnistes quant au fond. De plus, le localisme, un étroit praticisme, l'insouciance à l'égard de la lutte idéologique et théorique sont venus renforcer ces tendances et ont conduit le mouvement ml, par voie de scissions successives, à l'état de dispersion et de flottement, de passivité totale où il se trouve aujourd'hui.

Au total - et c'est ce que nous essaierons de montrer dans cette brochure - le mouvement ml a été depuis sa naissance, dominé par l'opportunisme, et cette domination de l'opportunisme, si on n'y met pas fin, conduit à l'abandon définitif de la tâche d'édifier un parti communiste authentique, à la trahison achevée des principes du marxisme-léninisme et des tâches de la révolution prolétarienne. Si l'opportunisme continue à dominer parmi nous, le mouvement ml disparaîtra en tant que tel, il se fondera – est déjà en train de se fondre dans un large mouvement réformiste, que nous voyons se constituer sous nos yeux, et qui est destiné à prendre la relève du PCF dans sa tâche de détourner les masses de la révolution.

Contre cette domination de l'opportunisme, il y a eu, certes de nombreux soubresauts, mais jamais de victoires. Malgré ces soubresauts, les principales caractéristiques de l'opportunisme se sont imposées avec une répétition et une régularité étonnantes. Ce qui prouve que la domination de l'opportunisme n'est pas dû à des causes fortuites, accidentelles, mais à des causes profondes, qui étaient en germe dès la naissance du mouvement, et qu'elle obéit à des lois objectives déterminées. Nous devons donc comprendre ces causes, découvrir les lois objectives de la lutte entre les deux lignes au sein du mouvement, étudier le passé pour éclaircir le présent, afin de cesser d'être les jouets passifs de l'idéologie bourgeoise et de nos mauvaises habitudes. Une mauvaise chose peut se transformer en une bonne, une riche « expérience » en matière d'opportunisme peut se transformer en une arme pour balayer l'opportunisme aujourd'hui et repousser ses offensives ultérieures. Evidemment, la résistance de l'opportunisme se manifeste actuellement par un grand nombre de « théories » destinées à « expliquer » les raisons de l'état actuel du mouvement, et qui, toutes, nient que cet état soit dû précisément, à la domination de l'opportunisme. Mais ces positions sont de moins en moins justifiables et c'est la réalité elle-même qui prouve leur faillite. C'est l'opportunisme qui conduit au reniement des principes, à l'éclectisme, et qui provoque les scissions, tandis que c'est seulement par une lutte acharnée contre l'opportunisme que peut être établie la ligne politique, la stratégie et la tactique de notre révolution. L'unité ne peut se faire que sur la base du marxisme léninisme, dans la lutte contre l'opportunisme. La contradiction principale au sein du mouvement ml est celle qui oppose les 2 lignes, celle qui oppose le marxisme-léninisme et l'opportunisme. La domination de ce dernier dès la naissance du mouvement, fait qu'une ligne prolétarienne, non seulement ne domine pas, mais ne s'est jamais réellement constituée.

Il n'en reste pas moins que c'est seulement en prenant comme fil directeur la lutte entre les deux lignes, qui existe objectivement, que nous pourrions résoudre les problèmes actuels, renverser le courant général de l'opportunisme, et mener à bien la scission d'avec le révisionnisme moderne. La lutte contre l'opportunisme est la condition essentielle pour parvenir à l'édification d'un parti communiste authentique.

# 1 . LA NAISSANCE DU MOUVEMENT MARXISTE-LÉNINISTE

## A. - LES ORIGINES

Du point de vue de la contradiction principale - celle qui oppose les 2 lignes dans le mouvement - on en est aujourd'hui encore à la première étape de l'histoire du mouvement ml puisque jusqu'à présent la ligne prolétarienne n'a pas dominé et ne s'est même pas encore réellement constituée. On peut distinguer les deux phases : la période de 1963 à 1968 qui a vu la naissance du mouvement, la première polémique sur la question du Parti, les premières tentatives de liaison avec les masses ; la période d'après mai 1968, période de développement et de consolidation de l'opportunisme, période de scissions et de l'émiettement.

La première période est celle de l'apparition d'un début de démarcation d'avec le révisionnisme moderne, dans des cercles au sein de la périphérie des organisations révisionnistes. C'est durant cette période qu'ont émergé les principales idées, théories et dirigeants opportunistes du mouvement (le groupe dirigeant du MCF-PCMLF et celui de l'UJC-GP). Les forces qui se démarquent ainsi du révisionnisme moderne sont de deux sortes : d'une part les « vieux », c'est-à-dire des militants du PCF et de la CGT ayant pour certains participé à la résistance nationale antifasciste ou même au Front populaire de 1936, d'autre part les « jeunes », c'est-à-dire des membres de l'UEC (organisation de jeunesse intellectuelle du PCF).

Pour se faire une idée du courant commun de l'opportunisme dès cette époque, il convient tout d'abord d'étudier les caractères particuliers de ces deux mouvements de scission d'avec le révisionnisme. Quand le révisionnisme a dominé pendant des dizaines d'années le mouvement ouvrier, cela ne peut que laisser des traces profondes. Et même ceux qui se révoltent contre lui ne peuvent se « décrocher » en un clin d'œil et repasser, sans une longue lutte, sur les positions du marxisme-léninisme.

Les « vieux » qui, au sein du PCF ou de la CGT, formèrent les premiers cercles ml étaient certes stimulés par la lutte engagée par le PCC et le PTA, mais ils étaient surtout guidés par la fidélité au passé du PCF, à ses « traditions révolutionnaires » et particulièrement aux traditions du « syndicalisme révolutionnaire » et aux tactiques des périodes 34-36 et 45-54. Or ces deux périodes où le mouvement de masse avait créé un rapport de forces tel que la bourgeoisie était obligée de concéder des réformes, ont été des périodes où les dirigeants opportunistes du PCF ont détourné le prolétariat de la révolution pour l'orienter vers le réformisme. Ainsi, dès la naissance du PCF, la lutte entre les deux lignes était particulièrement aiguë en son sein, et les erreurs opportunistes se manifestèrent toujours sur la question décisive, à savoir la voie à prendre pour faire la révolution prolétarienne.

Aussi, du début du mouvement ml, il faut surtout retenir que la critique du révisionnisme ne fut jamais menée jusqu'au bout, ne fut jamais portée sur les questions vitales du marxisme-léninisme et de la révolution prolétarienne, et que le mouvement s'est toujours montré incapable de tirer d'autre leçon de l'expérience historique en France que celles que le PCF lui-même ou sa fraction « gauche » ont tirées. Ainsi furent souvent critiqués l'alliance avec la social-démocratie, le parlementarisme, la trahison des luttes syndicales « classe contre classe ». On opposait l'unité à la base et dans l'action de la classe ouvrière « qui aspire spontanément à l'unité » à l'unité au sommet des bureaucrates. Comme on le voit, cette critique du révisionnisme est tout à fait dans la ligne de l'ancienne tradition « anarcho-syndicaliste » qui avait combattu le révisionnisme de la 2<sup>ème</sup> Internationale, mais ne saurait constituer une critique marxiste-léniniste du révisionnisme. Elle ne touche pas à la question de la voie à suivre pour faire la révolution prolétarienne, la trahison de la dictature du prolétariat par les révisionnistes. Elle ne pose pas le bilan de l'expérience en fonction du principe marxiste-léniniste que dans un pays impérialiste comme la France il n'y a pas de voie intermédiaire ni d'étape intermédiaire entre la dictature de la bourgeoisie et la dictature du prolétariat, que tout mouvement révolutionnaire ne peut se terminer que, soit par le maintien de la dictature bourgeoise, sous telle ou telle forme, soit par l'instauration de la dictature du prolétariat, sous telle ou telle forme. Le bilan est seulement posé d'après la question de savoir si l'on est capable de « répondre aux aspirations des masses », de stimuler le mouvement des masses à la base.

Or cette façon de considérer les choses est absolument fautive. Historiquement, elle constitue depuis longtemps une tendance au sein du PCF qui, tout en ayant des contradictions avec la clique dirigeante de Thorez, n'est nullement indépendante du révisionnisme, mais n'en constitue qu'une variante « de gauche ». En pratique, cette

tendance n'est capable que de substituer à l'actuelle ligne parlementaire quelque chose comme l'ancienne ligne du PCF (par exemple celle de l'autocritique du PCF après le Front Populaire), comme « l'engloutissement du pouvoir bourgeois » dans un grand mouvement à la base, sur une ligne démocratique. Dans cette conception, la révolution n'est que le développement sans bond qualitatif, n'est que l'extension quantitative du mouvement des larges masses pour leurs intérêts quotidiens (organisées par l'action syndicale) en un vaste mouvement pour la démocratie. En théorie, cette tendance fusionne avec le programme révisionniste (c'est une variante de gauche de ce programme).

De fait, le manifeste de Lancry du MCF reprenait la thèse d'une étape intermédiaire de démocratie populaire au cours de laquelle les masses se convainquent de la nécessité du socialisme. Thèse révisionniste qui, d'une part, laisse entendre qu'il est possible de créer une démocratie populaire sans que la machine d'Etat de la bourgeoisie ait été détruite, la dictature du prolétariat instaurée, et qui, d'autre part, par l'attitude ultra-opportuniste qu'elle prend à l'égard de la petite bourgeoisie, et même du capital non-monopoliste, nie totalement l'essence de la dictature du prolétariat, prône l'intégration « pacifique » du capitalisme au socialisme.

Ce programme néo-révisionniste est en étroite liaison avec une tactique entièrement fondée sur les théories de la spontanéité du mouvement, la théorie de la progression par stades, et sans heurts, du mouvement ouvrier. Dans un premier stade le mouvement ouvrier ne peut que s'organiser pour l'action syndicale, pour la lutte immédiate, et c'est seulement comme cela qu'il peut prendre conscience et se séparer du révisionnisme. Lutte « classe contre classe » c'est-à-dire lutte économique, « démocratie syndicale », tels sont les deux mots d'ordres de cette tactique. L'essentiel est que « les ouvriers prennent leurs propres affaires en main à la base » (c'est-à-dire pour la seule lutte économique), « élaborent eux-mêmes leurs revendications et les méthodes de lutte » (revendications immédiates pour la lutte économique).

A la base de cette ressucée de vieilles théories spontanéistes, le culte de la spontanéité ouvrière (négation de la lutte entre les deux voies dans le mouvement ouvrier), et le rabaissement systématique des tâches politiques aux tâches « que se donne le mouvement ouvrier lui-même », comme si l'avant-garde ouvrière ne pouvait pas et ne devait pas se hisser d'emblée, le plus vite possible, au niveau des tâches d'ensemble du prolétariat, des tâches de la révolution prolétarienne. Dans cette conception, la révolution n'est que l'extension de la lutte quotidienne des masses, par exemple lors de la grève générale, cette lutte d'ensemble prenant alors le caractère d'une lutte pour la conquête de la démocratie. Enfin dans le domaine philosophique, le MCF reprenait les traditions de nullité théorique du PCF, c'est-à-dire, en fait, la métaphysique bourgeoise L'évolutionnisme vulgaire, la conception de l'évolution progressive sans heurts, sans bonds qualitatifs, la négation de la contradiction, sont le noyau théorique des programmes opportunistes et des théories de la spontanéité.

Si on prend le mouvement des jeunes, la scission dans la jeunesse intellectuelle, la tradition de l'opportunisme y est également très solide. Les milieux de la jeunesse intellectuelle, y compris ceux organisés dans l'UEC, étaient depuis longtemps soumis à l'influence des interprétations « à la mode » du marxisme par divers intellectuels bourgeois, ou proches du trotskysme, ainsi que pénétrés de longues traditions sociale-démocrates d'organisation. Là aussi la critique du révisionnisme ne put être menée jusqu'au bout.

Sur le plan philosophique la critique des noyaux de l'UJC-ML contre le PCF s'appuyait sur l'idéalisme subjectif d'Althusser. D'après ce dernier, le révisionnisme ou plutôt « l'état de crise » au sein du mouvement communiste international serait apparu par « manque d'approfondissement théorique du marxisme ». En fait « d'approfondissement » du marxisme, Althusser proposait une révision générale du matérialisme et de la dialectique. Il s'attaquait à la base matérialiste du marxisme et du léninisme qu'il taxait « d'empirisme », et niait le rôle de la conscience révolutionnaire dans la transformation du monde qu'il taxait de « volontarisme ». Il s'attaquait à la dialectique en disant qu'une telle méthode était « insuffisante, simpliste » et qu'il fallait y substituer une autre méthode théorique. En fait, Althusser ne représentait qu'un des courants révisionnistes de critique du marxisme, un écran de fumée servant à empêcher la propagation de la pensée de Mao Tsé-toung. Il se servait d'attaques non camouflées contre l'œuvre théorique d'Engels et de Staline pour s'attaquer en réalité au marxisme, au léninisme, à la pensée Mao Tsé-toung. Cependant il fut pendant toute une période le chef théorique des leaders de l'UJC et son influence, jamais critiquée (essentiellement ses attaques contre le matérialisme dialectique), est toujours restée grande sur eux.

En temps une autre critique bourgeoise du PCF, un autre courant ultra-droitier, influençait l'UJC-ML : la critique

de droite, libérale, contre le « bureaucratisme » le « dirigisme » du PCF opposé à la spontanéité des masses. Par ailleurs, une conception rétrograde des masses se faisait jour.

Celles-ci étant dominées par l'idéologie bourgeoise il fallait en tout « se mettre à leur niveau », avancer pas à pas une seule idée juste à la fois, en cachant son drapeau. Aussi la critique du PCF fusionnait avec une critique bourgeoise du rôle du parti en général et une théorie rétrograde de la spontanéité des masses.

On entendait dire par exemple que « ce qui est important chez Mao, c'est la ligne de masse » « notre ligne politique c'est la ligne de masse », comme si la ligne des masses n'était pas un principe du marxisme, du léninisme, et comme si cette ligne s'opposait au rôle dirigeant du parti communiste. Ainsi tout cela se fondait harmonieusement en une nouvelle théorie du suivisme, opposant la spontanéité des masses au « bureaucratisme », à toute forme de direction, et insistant sur le caractère arriéré des masses, rejetant le rôle actif de la conscience révolutionnaire. D'autre part, une attitude hostile non à la théorie en général - de nombreuses théories bourgeoises étaient à la mode - mais aux principes du marxisme-léninisme, à tout ce qui avait l'air trop « orthodoxe », trop « stalinien » se précisait. En étudiant cette période d'activité où ils ont forgé les principales conceptions qui ont guidé toutes leur activité ultérieure, nous sommes pleinement fondés à dire que les dirigeants de l'UJC-ML, puis de la GP n'ont jamais été des marxistes mais toujours des opportunistes bourgeois.

Dans le domaine politique, dès le début, ils manifestèrent un profond opportunisme à l'égard du PCF et cela était d'ailleurs tout à fait lié avec leurs conceptions suivistes. En 1965 ils refusèrent d'engager la lutte contre la ligne du PCF lors de l'élection présidentielle, alors qu'un large mouvement s'était dessiné dans la jeunesse intellectuelle. Par la suite, et jusqu'en 67, convaincus qu'on ne pouvait pratiquement rien faire contre la domination du révisionnisme sur la classe ouvrière, ils refusèrent d'engager la lutte ouverte contre lui, d'aller porter cette lutte dans le prolétariat. Dans le travail de masse, tout ce qui touchait aux luttes de classes en France était à proscrire. Par ailleurs, la critique de la politique passée du PCF ne fut jamais menée jusqu'au bout, sur les questions vitales de la révolution prolétarienne et de la dictature du prolétariat, et, comme cela fut prouvé par la suite, eux aussi, dominés par le spontanéisme et l'opportunisme bourgeois, ne pouvaient opposer à la ligne parlementaire du PCF qu'un programme de vaste mouvement démocratique des masses, mais non un programme de la révolution prolétarienne. En cela ils rejoignaient tout à fait l'autre mouvement opportuniste.

Ainsi, on voit que dès le début, les deux mouvements s'en tenaient à la tactique du suivisme et étaient dominés par diverses théories de la spontanéité. La tactique du suivisme, dans les deux mouvements, était la base, ou tout au moins servait de justification à des lignes et programmes erronés, opportunistes, qui fondamentalement ne se démarquaient pas du révisionnisme moderne, et qui attaquaient l'essence de la dictature du prolétariat tant dans l'activité pratique, le travail de masse que dans le domaine théorique. Il y avait refus ou incapacité d'engager la lutte politique ouverte contre le révisionnisme moderne et de la mener jusqu'au bout. Il était alors naturel qu'aucun de ces mouvements ne fut capable de jeter les fondements du parti communiste.

## **B. - PREMIERE POLEMIQUE SUR LA QUESTION DU PARTI**

Au MCF qui voulait créer le parti le plus vite possible, l'UJC-ML opposait sa théorie polycentriste exposée dans le numéro 6 du journal « Garde rouge ». Cette théorie peut se résumer ainsi : « Ce sont les masses qui doivent créer le Parti ». (Ce mot d'ordre est aujourd'hui encore arboré explicitement par certains groupes ml). Cette théorie est évidemment opposée à la conception léniniste du Parti : selon Lénine le Parti naît de la fusion du socialisme scientifique et du mouvement ouvrier. C'est la fusion de deux éléments dont l'un, le socialisme scientifique naît en dehors des masses, doit et peut être importé dans le prolétariat par le mouvement ml naissant. L'UJC-ML présentait au contraire les choses ainsi :

« La naissance du Parti ne peut s'entendre rigoureusement que d'une seule façon : des organisations hétérogènes, locales ou spécifiques à des milieux donnés... ont accumulé des forces suffisantes pour... prendre la direction effective des luttes de classes..., d'autre part ces différents détachements ml sont parvenus, par l'expérience pratique, le travail théorique, les enquêtes et la lutte idéologique, à une unité de pensée, de style, d'analyses, et de méthode de travail telle qu'elle leur permette d'élaborer un programme unique du mouvement, de déterminer un plan de propagande et d'action unique pour le mouvement dans tout le pays » (Garde rouge numéro 6). Dans le même article : « Une centralisation trop rapide du mouvement dans son ensemble, alors qu'il

n'aurait pas enfoncé ses racines dans chaque détachement du peuple, reviendrait à généraliser hâtivement une expérience partielle ».

C'est vraiment mettre la charrue avant les bœufs. Sur quelle base les organisations locales enfonceront-elles leurs racines, si précisément le Parti ne veille pas à préserver la pureté idéologique de ses rangs, à généraliser les expériences, à élaborer la ligne, etc. ? Tout cela se fait-il spontanément ?

A lire ce texte on croirait que toute l'expérience révolutionnaire est à commencer à zéro, qu'il n'y a pas déjà le marxisme-léninisme qui est un bilan synthétique d'une énorme expérience révolutionnaire, on croirait que le problème est simplement de passer continument, sans lutte, de l'ignorance à la connaissance, on croirait qu'il n'y a pas d'idées fausses, bourgeoises, à combattre pour mener un travail correct d'implantation dans les masses. En réalité les groupes locaux ne peuvent partir que sur des bases opportunistes s'ils ne sont pas dirigés par un parti conscient dès le début des intérêts d'ensemble de la révolution. En outre, livrés à eux-mêmes, ils ne peuvent que sombrer de plus en plus dans l'opportunisme, perdre totalement de vue le mouvement d'ensemble et se fixer exclusivement sur les questions locales et immédiates, bref, cultiver le localisme, le point de vue étroit et borné. Cette loi déjà signalée par Lénine dans « Que faire ? » a été largement confirmée par notre expérience. D'ailleurs le plan d'édification du Parti de « Garde rouge » développe explicitement des thèses économistes. Il y est beaucoup question de luttes de classe, d'unité d'action et de propagande. Mais de ligne stratégique, de la révolution prolétarienne, pour la dictature du prolétariat, il n'est point fait mention. L'UJC-ML appelait cela « créer un parti de l'époque de la révolution culturelle », mais elle faisait simultanément courir toutes sortes de ragots prétendant qu'en Chine (c'était l'époque où la GRCP battait son plein) il n'y avait plus à proprement parler de Parti, que les masses avaient pris en main toutes les affaires sans avoir besoin de la direction d'un Parti. Bref, ils présentaient, à la suite de la presse bourgeoise, la Chine comme le royaume dont rêvent les anarchistes. En réalité s'il est vrai que durant la GRCP, le PCC a subi une profonde transformation, ce n'était pas dans le sens d'une atténuation de son rôle dirigeant, mais au contraire d'une plus grande aptitude à diriger les masses dans la continuation de la révolution, de la révolution sous la dictature du prolétariat.

Glucksman exprime le plus crûment les idées de tout ce courant de liquidation de la théorie léniniste du Parti : « En mai s'est esquissée une forme originale de rassemblement, « parti » au sens très large où l'entendait parfois Marx soit : le regroupement autour d'une plateforme révolutionnaire minimum des réseaux des CA et des groupuscules, des commissions et des comités spécialisés » (stratégie de la révolution, p121). En clair, revenons-en aux partis de la 2<sup>ème</sup> Internationale ou à pire encore !

Sur le plan philosophique cette théorie de l'UJ s'appuyait sur l'empirisme. L'expérience pratique, source de toute connaissance, ne peut produire les nouvelles connaissances dont nous avons besoin, à savoir les lois de la révolution en France, si elle n'est pas guidée par le marxisme-léninisme, qui est la synthèse de toute la pratique passée de la lutte des classes. Si nous ne concentrons pas nos efforts pour dégager ces lois à l'aide du marxisme-léninisme, nous ne pourrions qu'être entraînés comme fétus de paille par le courant dominant de la société bourgeoise.

Pour faire passer sa camelote spontanéiste, l'UJ se protégeait derrière des attaques contre le centralisme bureaucratique et la passivité du MCF. Certes ces qualificatifs convenaient parfaitement à ce groupe comme au groupe HR aujourd'hui. Mais en réalité l'UJ entendait par là, non dénoncer un centralisme sans lutte idéologique active, sans mouvement d'éducation marxiste et sans autocritique au service d'une ligne bourgeoise, ce qui aurait été juste, mais plutôt défendre l'esprit d'indépendance de l'intellectuel bourgeois. Les dirigeants de l'UJ s'opposaient en fait à toute conception bolchévique du Parti, et préféraient une organisation « souple » c'est-à-dire où ils puissent donner libre jeu à leur goût mille fois démontré pour les manipulations d'appareil. Enfin, à « passivité » ils opposaient l'activisme bien connu de l'UJ comme de la CDP actuelle.

Si on s'en tenait à l'aspect formel de la question : « faut-il ou non créer un parti ml », le MCF avait raison. Mais un marxiste ne veut pas d'un parti pour la forme, mais pour la révolution prolétarienne. Or les dirigeants du MCF avaient dans la poche le futur programme de leur parti le « projet de programme de Puyricard », texte parfaitement révisionniste et d'un révisionnisme même pas camouflé. A tel point qu'il fut repoussé par le congrès, mais tout se passa comme si le rejet d'un programme révisionniste n'était qu'une simple formalité. Aucun bilan de cette lutte ne fut tiré, cette lutte ne fut en réalité qu'à peine entamée. On n'y vit nullement la manifestation de la lutte entre les deux lignes, mais seulement une divergence de circonstance, une question de formulation ;

non seulement on n'exigea aucune autocritique de l'auteur de ce projet révisionniste, mais celui-ci se trouva sans encombre à la tête du parti, et de plus, muni d'un blanc-seing pour rédiger le programme définitif.

Donc sous la dénomination « PCMLF » le MCF voulait en fait donner au PCF un petit frère très ressemblant. Le but immédiat de ce « parti » était de rendre « confiance à la classe ouvrière en l'organisant ». Or n'importe quel ouvrier sait bien, hélas, que ce ne sont pas les organisations qui manquent à la classe ouvrière. Non il ne lui manque que celle dont elle a vraiment besoin : un parti fondé en réalité et non en paroles sur le marxisme-léninisme. Or le congrès de Puyricard ne pouvait pas donner naissance à un tel parti. Mais pour les révisionnistes « l'organisation » est un bien en soi, quel que soit son but, sa base, etc. Cet appel à l'organisation n'est pas contraire au spontanéisme, car, contrairement à une idée répandue, le spontanéisme n'est pas contre l'organisation en général, mais pour l'organisation « trade unioniste », réformiste et contre l'organisation révolutionnaire. Le but final de ce « parti » était de « renverser le régime des monopoles par la révolution » (titre de l'HN numéro 92, p.5 - 1968) pour le remplacer, supposons-nous, par un régime capitaliste sans monopoles. Donc, la direction du MCF voulait « faire vite » non pour donner au prolétariat l'instrument dont il a besoin, comme elle le prétendait, mais pour se donner un instrument au service de sa ligne néo-révisionniste (sans compter le prestige personnel que certain individu escomptait de l'opération). « Attention au dogmatisme », ne cessaient de clamer ses dirigeants à l'adresse de l'UJ, ce qui prouve qu'ils n'avaient rien compris (et pour cause) à la nature profonde de l'UJ.

Au total, un parti qui refuse de reconnaître ouvertement selon la pensée-Mao Tsé-toung l'existence inéluctable de la lutte entre les deux lignes au sein du parti, et qui refuse de faire de la lutte consciente contre la ligne bourgeoise le principe moteur de l'édification du parti, qui refuse de pratiquer en profondeur le mouvement d'éducation marxiste, la critique et l'autocritique, un tel parti ne peut qu'être dominé par la ligne bourgeoise et sombrer dans le borbier de l'opportunisme. Et de fait, le « parti » que créa le MCF ne fut qu'une lourde institution bureaucratique complètement soumise à une poignée de dirigeants révisionnistes. Ce n'était pas une armée de combattants dynamiques et résolus, c'était un appareil de « ronds de cuir » noyés dans la paperasserie, étouffant tout enthousiasme.

Les deux conceptions du parti qui s'opposaient à l'époque avaient donc une nature commune : elles étaient toutes deux fondées sur les théories de la spontanéité, la tactique et la stratégie opportunistes. Il est à noter tout de suite que le lourd héritage de cette période doit être étudié attentivement par tout camarade décidé à agir contre l'état actuel du mouvement ; car bien qu'un certain nombre de développements soient intervenus depuis, les conceptions, lignes, programmes, tactiques forgées à cette époque sont à l'origine de la situation actuelle. C'est comme un enfant : s'il a, à deux mois, les membres tordus, ou une infirmité de naissance, et si rien n'est fait pour le corriger, il pourra mesurer 1,50 m au bout de quelques années, les membres pousseront toujours de travers et les mêmes infirmités se consolideront.

## C. - TENTATIVES DE LIAISON AVEC LES MASSES

Vers 1967, le mouvement de masses montrant les signes d'un nouvel essor, et particulièrement le mouvement ouvrier gréviste, le mouvement ml a ressenti très fortement le fait d'être coupé du mouvement de masses, d'être constitué uniquement d'intellectuels et de quelques militants ouvriers isolés. Dans le mouvement de la jeunesse tout le monde était persuadé que l'étape à franchir était la liaison avec les masses. Forcé par les événements, c'est-à-dire surtout l'essor du mouvement gréviste de la classe ouvrière, le mouvement ml se lance dans le travail pratique de masse, il va « au mouvement ouvrier ». Mais il le fait avec pour tout bagage les idées héritées de la période précédente, sans qu'aucune base marxiste-léniniste n'ait été donnée au mouvement, ni politique, ni tactique. De plus c'est une période où afflue vers le mouvement un grand nombre de jeunes intellectuels n'ayant jamais reçu d'éducation marxiste, n'ayant pour toute préparation qu'une fol naïve dans leurs dirigeants. A noter en outre l'afflux d'autres jeunes intellectuels, qui non seulement sont mal préparés, mais viennent des organisations sociale-démocrates du milieu étudiant telles que l'UNEF. Les causes de cet afflux sont, outre l'essor des luttes des classes du prolétariat en France, le déclenchement et les victoires de la GRCP en Chine dont l'influence est très profonde dans de larges couches d'intellectuels enthousiasmés de voir le marxisme s'ouvrir des voies nouvelles et exaltantes après la tragédie de la restauration du capitalisme en URSS. Mais il s'agit d'un mouvement spontané amenant beaucoup de ceux qui étaient dans l'expectative lors de la lutte de principe menée par le PCC et le PTA au sein du mouvement communiste international par méfiance de ce qui est trop



« orthodoxe », « dogmatique », « stalinien », bref, qui étaient encore loin de se placer sur les positions du marxisme-léninisme.

### **Le mouvement de « servir le peuple »**

La découverte du rôle et de la puissance des masses populaires par des intellectuels traditionnellement coupés d'elles et imbus de leur savoir issu des universités et écoles bourgeoises, lié au manque total de formation politique, de conscience des tâches du mouvement communiste, voilà la base idéologique de ce mouvement « spontané » vers les masses, concentrée dans l'utilisation populiste du mot d'ordre de « servir le peuple ».

Les conceptions opportunistes forgées par les dirigeants de l'UJ en ce qui concerne la ligne politique, la stratégie et la tactique fournirent à ce mouvement sa direction politique et pratique.

Ainsi donc le mouvement de la jeunesse va vers les usines, et en partie aussi vers les travailleurs immigrés parce que la domination révisionniste y est plus faible et la misère capitaliste plus révoltante. On part « se lier avec les masses » se « mettre au service de leurs luttes immédiates », sur une base locale. Un tel mouvement de solidarité de la jeunesse intellectuelle ne laisse d'ailleurs pas indifférents les travailleurs avancés, mais justement, très tôt, ceux-ci se montrent avides d'autre chose, de connaissances politiques, leur révolte spontanée contre les dirigeants révisionnistes ou contre la bourgeoisie en général demande à être portée au niveau d'une conscience claire, générale de la trahison révisionniste, du bilan historique de la lutte des classes en France (36, 45, la Résistance, etc.).

Or tout cela leur est refusé, au nom de la tactique suiviste, qui considère que l'ensemble des masses ne peut en être qu'au stade de la prise de conscience dans la lutte économique, qui nie que la riche expérience acquise par les ouvriers avancés, tant dans les luttes économiques que dans les luttes politiques et révolutionnaires du passé, ainsi que leur actuelle expérience du révisionnisme, demandent à être portées au niveau de la théorie.

Toujours en application de cette tactique, de jeunes intellectuels s'établissent dans les usines, mais il faut avant tout qu'ils se montrent de bons militants de la lutte économique, cachent leur drapeau, et opèrent une démarcation « concrète » d'avec le révisionnisme : cette démarcation ne pourra provenir au stade actuel que d'une prise de conscience de la « bureaucratie » des dirigeants syndicaux. Alors que l'avant-garde du mouvement ouvrier aspire à la conscience, et ne peut l'obtenir par sa seule expérience pratique, alors que le mouvement ouvrier commence à peine à se dégager du révisionnisme, les intellectuels « révolutionnaires » se transforment en apôtres du culte du spontané, rétrécissent systématiquement l'horizon des ouvriers et les prient de « prendre en main l'organisation de la lutte économique ».

Toute cette tactique s'appuie sur la négation du rôle de la conscience révolutionnaire, de cette « vieille taupe » qui chemine souterrainement dans la conscience des masses si les communistes ont pris la peine de l'y introduire, pour éclater un jour à la tête de la bourgeoisie ; cette tactique suiviste s'appuie aussi sur les préjugés démocratiques bourgeois et révisionnistes selon lesquels, si on ne convainc pas tout de suite la majorité du peuple on ne fait pas du bon travail. Constituer une avant-garde prolétarienne capable de diriger les masses dans la lutte en vue du but final, cela serait « anti-démocratique » si la majorité n'a pas donné pleinement son accord. Avec une telle logique, on s'abaisse nécessairement au niveau de ce que cette majorité pense aujourd'hui après des siècles d'exploitation et d'abrutissement par les classes dominantes, c'est-à-dire au niveau de l'idéologie bourgeoise.

La propagation de cette attitude opportuniste est favorisée par un « retournement à 180° » qui condamne toute forme d'étude, toute lutte idéologique, et fonde ainsi une solide tradition où le praticisme le plus étroit va de pair avec la plus grande insouciance à l'égard de la théorie.

De cette période datent les premiers contacts entre un mouvement révolutionnaire des intellectuels dominés par les préjugés populistes et démocratiques de la bourgeoisie libérale, avec un mouvement ouvrier qui commence à se dégager de la mainmise organisationnelle des révisionnistes, mais reste prisonnier de l'idéologie trade-unioniste, révisionniste, réformiste, de l'individualisme, du corporatisme, etc. La théorie de la spontanéité sert de trait d'union entre ces deux mouvements. Les interactions de ces deux mouvements n'ont jamais cessé, certaines formes d'union organique locale ont même existé, mais avec la fragilité inhérente à la base même de cette union.

## Le socialisme du goulasch

Au cours de cette période également, l'ensemble du mouvement commence à faire de la propagande parmi les masses pour le socialisme au moyen de ses organes de presse (« L'Humanité Nouvelle », « Servir le peuple »). En fait, cette propagande est dominée elle aussi par les théories de la spontanéité et les programmes opportunistes. Dès lors que l'important est que les travailleurs prennent leurs affaires en main à la base, et qu'il faut toujours montrer aux travailleurs « des objectifs concrets, tangibles », « facilement accessibles », la propagande pour le socialisme devient complètement rétrécie, avilie, opportuniste. Ainsi le socialisme est surtout présenté comme le régime où il y a de la démocratie pour les ouvriers, où les ouvriers ont supprimé les patrons et dirigent eux-mêmes les usines, des assemblées ouvrières décidant du plan dans chaque entreprise. On note également que les ouvriers dirigent l'Etat, croyant par-là rendre accessible à l'ouvrier la notion de dictature du prolétariat. En fait, on la supprime totalement et on la remplace par une notion tout à fait confuse et qui peut recouvrir aussi bien le régime bourgeois de l'autogestion en Yougoslavie, de « direction des usines et de l'Etat ». Dans toute cette propagande on rabaisse systématiquement ce qui est l'essentiel à savoir la conquête du pouvoir politique par le prolétariat, et la défense de ce pouvoir qui doivent se faire sous la direction d'un Parti communiste authentique, la destruction de la machine d'Etat bourgeois et l'instauration de la dictature du prolétariat sur les exploiters. Enfin, le socialisme devient le régime où il fait bon vivre, masquant en cela toutes les tâches de combat du prolétariat jusqu'au communisme. Parlant du plan socialiste, on en déforme totalement le contenu : il n'est plus que l'expression démocratique de la volonté des travailleurs entreprise par entreprise, alors qu'en réalité le plan socialiste est une arme de combat de la dictature du prolétariat pour diriger toute la société selon les intérêts généraux et à long terme du prolétariat, détruire le capitalisme et en prévenir la restauration, et parvenir au communisme, dans tous les domaines, comme la démocratie n'est qu'un moyen au service des tâches de combat du prolétariat. Dans toute cette propagande on brise le lien interne entre démocratie et dictature, cette pierre de touche du marxisme face à toute l'idéologie bourgeoise. Ainsi, en théorie, on ne se sépare pas fondamentalement du réformisme bourgeois du genre de celui du PSU ou des dirigeants de la CFDT. En pratique on cherche à allécher l'ouvrier mais on ne suscite chez lui qu'une vague sympathie ou qu'une curiosité incrédule (« cela ne sera jamais possible chez nous »). Dans tous les cas on le laisse désarmé face à l'idéologie bourgeoise, on ne l'arme pas pour les tâches de la révolution en France - pourquoi la révolution a triomphé en Chine et non en France - cette propagande n'est jamais faite en liaison avec le bilan de l'expérience révolutionnaire en France, ni rattachée à la lutte contre la propagande bourgeoise attaquant le socialisme, la dictature du prolétariat, la Chine, au sujet de l'URSS, etc. ; c'est-à-dire que rien n'est fait pour fortifier la certitude que le socialisme triomphera en France comme dans les autres pays et pour en indiquer les moyens.

En fait, pour les dirigeants, cette propagande n'était qu'un moyen d'opposer une image libertaire, petite-bourgeoise, démocrate du socialisme à la propagande bourgeoise contre le « stalinisme » et la dictature du prolétariat. Cette propagande se plaçait essentiellement sur les positions de la démocratie petite-bourgeoise, non du socialisme prolétarien. Ces caractéristiques ne feront que s'amplifier par la suite. Glucksman exprime encore une fois très crûment ces conceptions : « Une révolution doit exister et comme telle », « développer la démocratie jusqu'au bout » non en remplaçant la machine d'Etat par une autre hiérarchie (du parti) mais en instaurant l'éligibilité et la révocabilité à tous les niveaux » (stratégie p.59). Voici comment on balaie le rôle dirigeant du parti et comment on présente le socialisme comme le paradis petit-bourgeois de l'élection généralisée, de la vraie pure démocratie. Car, voyez- vous « En mai la dictature n'avait à s'exercer que sur les briseurs de grève, une partie de la police, quelques commandos privés et une fraction de l'armée » (p. 60). De même, dans les « Cahiers prolétariens » (janvier 71, p. 22) : « Toute révolution (...) s'appuie nécessairement sur la participation active de la majorité réelle du peuple... on ne fait pas d'abord la révolution puis on rallie la majorité, ça c'est des fumisteries pour marxiste ossifié. Or en France il y a depuis Mai une forme d'expression qui correspond aux aspirations de cette majorité : c'est la démocratie nouvelle ». C'est exactement le sophisme révisionniste : la majorité aujourd'hui ne veut pas la dictature du prolétariat. Donc présentons aux masses le reflet de ce à quoi elles rêvent, même si c'est une parfaite utopie. Messieurs, qui manipule les masses ? ceux qui leur disent la vérité ou ceux qui leur racontent des contes de fée ? Dans le même texte, page 24, on peut lire : « Nous ne cachons pas que nous allons détruire la classe capitaliste d'une manière telle qu'elle ne relèvera pas la tête ». Voici l'illusion anarchiste : on peut anéantir la bourgeoisie d'un seul coup, et alors à quoi bon la dictature du prolétariat ? C'est aller à l'encontre de toute l'expérience historique de la dictature du prolétariat. On voit que dans ces théories très représentatives de ce que pensent bon nombre de marxistes-léninistes plus ou moins clairement, c'est tout le léninisme qui est remis en cause et abandonné comme « marxisme ossifié ». Comme on

le verra plus loin, sur le fond, le PCMLF ne se séparait pas de toutes ces thèses.

A propos du socialisme, encore, on présentait l'idéologie communiste de « servir le peuple » comme une morale abstraite coupée de la politique et certains insinuaient même qu'il faudrait « faire la révolution culturelle » avant la prise de pouvoir, ce qui rejoint le vieux mythe chrétien : changer l'Homme à l'aide d'une morale abstraite sans toucher au régime d'exploitation. C'est pourquoi les marxistes-léninistes de cette période méritèrent le surnom de « curés rouges ».

### **« Le Travailleur » : du trade-unionisme au révisionnisme**

Dès cette époque se dégageait au sein du PCMLF une tendance distincte qui s'est depuis séparée de HR pour fonder le journal « Le travailleur ». Cette tendance est importante car, elle bénéficie du double prestige d'avoir combattu la direction de l'ex-PCMLF, et d'être réputée plus ouvrière que les autres mouvements. En tout cas, elle est particulièrement ouvriériste : elle ne représente en réalité qu'une variante actuelle du trade-unionisme, qui résulte d'une révolte spontanée non consciente et non systématique contre le révisionnisme, mettant toute sa confiance dans la spontanéité ouvrière organisée à la base pour la lutte syndicale plutôt que dans le prolétariat éduqué par le marxisme-léninisme.

Si l'essentiel est que les ouvriers prennent en main leurs propres affaires, et donc assurent partout la « démocratie ouvrière » l'essentiel n'est pas la lutte pour faire pénétrer le marxisme-léninisme dans le prolétariat et y mener la lutte pour faire triompher les objectifs de la révolution prolétarienne contre toutes les tentatives opportunistes. « Développer l'initiative de la classe ouvrière par l'exercice de la démocratie syndicale fait partie intégrante de la lutte anti-impérialiste » (« Le travailleur » n°4, p.7). Sur une telle base on conçoit que ce groupe supporte difficilement les débats théoriques baptisés de « potions philosophiques seulement bonnes à charmer l'oreille de nos prééminences intellectuelles » (« Le travailleur » n°3, p.6 : il s'agit d'une lettre de lecteur publiée sans commentaire par le journal). Autrement dit, le marxisme-léninisme n'est pas bon pour les ouvriers, c'est une espèce de manie, de douce folie propre aux intellectuels. Ensuite cette tendance nie la lutte entre les deux lignes au sein de la classe ouvrière sous le prétexte qu'« il n'y a pas de problème fondamental au sein des ouvriers » (« Le travailleur » n° 4, p.5).

Evidemment, on confond deux choses : les contradictions au sein de la classe ouvrière ne sont pas des contradictions entre ennemis car tous les prolétaires ont au fond le même intérêt. Mais les oppositions de ligne et les scissions qui en résultent reflètent au sein du prolétariat l'opposition entre le prolétariat et la bourgeoisie. C'est pourquoi dans l'intérêt même des camarades ouvriers qui se trompent, il est inadmissible de faire la moindre concession sur les principes, ce qui mène fatalement à l'échec du prolétariat. Aussi cette tendance se subordonne nécessairement à la ligne et au programme néo-révionniste, espérant en terminer au plus vite avec ces longues « querelles théoriques d'intellectuels petits bourgeois », pour se consacrer au mouvement ouvrier. « Ah si la commission ouvrière dirigeait le parti ! » soupirait en 70 un des chefs de cette tendance. En effet si cela était, le résultat en serait une simple variante plus ouvriériste de la ligne néo-révionniste. En fait « Le travailleur » reprend allègrement la ligne « antifasciste » de « l'Humanité rouge », sème à sa suite les pires illusions réformistes au sujet de 1936, du PCF etc. (n° 4 p.8). Comme le montre Lénine « les partisans du mouvement purement ouvrier, les adeptes de la liaison la plus étroite, la plus organique avec la lutte prolétarienne, les adversaires de tous les intellectuels, fussent-ils des intellectuels socialistes, sont obligés, pour défendre leur position, de recourir aux arguments bourgeois uniquement trade-unionistes » (Que faire ?). Aussi quand en 1970 la scission éclata au sein de HR et que les contradictions apparurent entre le groupe ex-dirigeant du PCMLF et certains membres de cette tendance, il fallait critiquer sévèrement cette dernière qui se contenta de protester contre les « méthodes bureaucratiques » de direction, refusa de porter la lutte sur le terrain de la lutte entre les deux lignes. Il ne faut jamais oublier que cette tendance est elle-même opportuniste, dominée par le culte de la spontanéité ouvrière et la ligne générale révionniste.

Dans la lutte entre le spontanéisme et le néo-révionnisme d'une part et le marxisme d'autre part, il n'y a pas de place pour les deux à la fois, l'une de ces tendances se subordonne nécessairement l'autre. Tant qu'il n'y a pas de lutte consciente et approfondie pour faire dominer le marxisme-léninisme, et lutter contre le spontanéisme et le révionnisme, ce sont nécessairement ces derniers qui l'emportent.

## 2. DEVELOPPEMENT DE L'OPPORTUNISME DEPUIS MAI 68

### A. - LA TACTIQUE

Nous en arrivons maintenant à la période qui va, en gros, de Mai 68 à aujourd'hui. Le mouvement révolutionnaire de Mai 68 et la situation politique qui en est résulté depuis ont servi à révéler la position du mouvement, ses capacités réelles. Non que l'expérience pratique que nous avons ainsi acquise se reflète mécaniquement dans nos cerveaux, en l'absence de toute étude scientifique et de toute lutte idéologique active, mais l'expérience acquise, rassemblée, passée au crible pour « rejeter la balle et conserver le grain », les liens noués avec le mouvement ouvrier (bien que dans l'ensemble on ne puisse parler de fusion du marxisme-léninisme avec le mouvement ouvrier), nous fournissent la base matérielle pour comprendre nos erreurs. Les contradictions rencontrées dans le travail nous poussent à en entreprendre l'étude, nous amènent à saisir la contradiction principale entre les exigences de la révolution prolétarienne et le courant général de l'opportunisme dans nos rangs, et à rechercher les moyens de la résoudre.

Face à l'essor du mouvement de masse, au « nouvel éveil » que connaissent la classe ouvrière et le peuple travailleur dans le pays, la période de 1968 à aujourd'hui apparaît, pour le mouvement ml comme celle de l'extension du spontanéisme et de l'idéologie suiviste, de la consolidation relative des courants et des lignes opportunistes, la période des scissions, de l'éparpillement et de la dispersion, de la domination généralisée d'un étroit praticisme et de l'abandon de toutes les tâches théoriques et politiques posées par le mouvement. Enfin, dans cette période, aux palabres formelles sur la question du parti succède l'abandon total de cette tâche principale de l'heure, à savoir la constitution d'un parti d'avant-garde du prolétariat, capable de guider la classe ouvrière et le peuple dans la préparation et la réalisation de la révolution.

#### **Suivisme et opposition au mouvement de masse**

En mai 1968, la réalité même de la lutte des classes a mis encore plus ouvertement en lumière l'absurdité de la ligne « suiviste ». Le mouvement spontané des masses a brusquement atteint un degré qualitatif supérieur. Il est devenu un mouvement révolutionnaire de masse visant objectivement la domination capitaliste et mettant à rude épreuve le contrôle révisionniste sur les masses. Tous les marxistes-léninistes qui avaient fondé leur stratégie sur un développement lent, progressif et continu de la lutte obscure et quotidienne eurent brutalement à choisir entre deux attitudes : soit continuer à suivre le mouvement de masse, soit s'y opposer carrément, étant entendu qu'ils étaient autant capables de le diriger que la grenouille de voler. Si en Mai 68 le PCMLF choisit de suivre et l'UJC de s'opposer, c'est un peu l'effet du hasard, car plus tard, les rôles furent inversés lors de la lutte démocratique de mai 1970. Pour s'opposer au mouvement, l'UJC utilisa les plus ignobles calomnies révisionnistes : les militants de base de l'UJC ne s'en étonnèrent pas, rechignèrent à peine, et défendirent en définitive cette ligne. Cet épisode doit faire réfléchir les camarades qui pensent que « bien sûr, le mouvement ml n'est pas parfait, mais il ne fait pas de mauvaises choses, etc. ». Nous répondons : l'opportunisme peut sembler une façon maladroite de servir le peuple, mais quand l'histoire met les révolutionnaires devant leurs responsabilités, alors l'opportunisme mène à s'opposer franchement au mouvement révolutionnaire de masse. Point n'est besoin d'aller chercher loin cette amère expérience ; nous l'avons vécue, nous l'avons faite. Comment ne pas en tirer la leçon, lutter vigoureusement et tout de suite contre tout opportunisme. Comment expliquer que 90 % des camarades restent encore tellement insouciants vis à vis de cette tâche ? En effet il faut un minimum de dialectique dans la tête : en se prosternant devant le mouvement de masse, on finit par s'y opposer ; mais en osant combattre les scories idéologiques qui l'infestent, on l'aide réellement à se hisser au niveau de la tâche de révolution prolétarienne.

#### **Servir la bourgeoisie au nom des « intérêts ouvriers »**

Mais comment se fait-il qu'en suivant le mouvement de masse, on puisse être amené à s'y opposer ? Le suivisme et l'opportunisme à l'égard du mouvement de masse prend, dans un pays impérialiste comme la France et dans les circonstances présentes, deux formes à la fois contradictoires et unies :

**Premièrement**, le culte du mouvement purement ouvrier qui conduit à s'opposer de front aux entreprises

révolutionnaires des étudiants (en 1968, le groupe dirigeant de l'UJC s'oppose à la grande lutte des barricades ; le groupe dirigeant du PCMLF en fait autant en 1970 lors des manifestations contre le procès LE DANTEC). Dans les deux cas, ils eurent recours aux campagnes d'explications de type policier en honneur au PCF, conséquence inévitable de leur aveuglement politique. Les barricades de mai 1968 étaient soi-disant suscitées par le gouvernement et la social-démocratie ; en 1970, c'étaient des mobilisations aventuristes provoquées par la CIA. Cette attitude révèle de façon ouverte les opportunistes incorrigibles : seuls de tels gens peuvent qualifier « d'aventure » l'action révolutionnaire des masses. Dans les deux cas, les dirigeants opportunistes ne furent que les sous-fifres du révisionnisme moderne. Dans les deux cas, l'argument utilisé était que ces actions révolutionnaires étaient coupées de la classe ouvrière, et donc ne pouvaient qu'entraver le mouvement de celle-ci. Or quel mouvement cela pouvait-il entraver, sinon le mouvement uniquement syndical, économique, sans passage à la lutte politique révolutionnaire ? Tant il est vrai, une fois de plus que « les partisans » du « mouvement purement ouvrier », les adeptes de la liaison la plus étroite et la plus organique avec la lutte prolétarienne, les adversaires de tous les intellectuels socialistes sont obligés de recourir, pour défendre leurs positions, aux arguments uniquement « trade-unionistes » (Lénine, Que faire). N'est-ce pas le propre des opportunistes, des sociaux-démocrates, des révisionnistes de se plaindre des mouvements révolutionnaires des masses, d'opposer « au déchaînement du spontané » ou à la lutte révolutionnaire de la petite-bourgeoisie, non l'organisation méthodique de la révolution, non l'organisation méthodique du prolétariat à la tête de la révolution, mais la lutte « méthodique » trade-unioniste, la lutte non révolutionnaire ? N'est-ce pas là, à l'état pur, l'état d'esprit petit-bourgeois révisionniste ? N'est-ce ce pas là l'attitude stigmatisée par le Président Mao : « Rester derrière eux (les masses) en nous contentant de les critiquer avec force gestes autoritaires, se dresser devant eux pour les combattre » ?

**Deuxièmement**, l'autre aspect du suivisme, est suivisme à l'égard de la petite bourgeoisie, dans ce qu'elle a de non conséquent, de réactionnaire en politique. C'est la soumission passive à l'idéologie bourgeoise. Nous aborderons cet aspect du problème en détail dans un autre chapitre.

### **Abandon des tâches communistes**

Le suivisme est une attitude commode pour pouvoir, en toute occasion, se décharger des tâches communistes à l'égard du mouvement ouvrier. Quand aucun signe d'essor du mouvement n'apparaît, il ne peut être question ni d'édifier le parti communiste, ni de propager les objectifs de la lutte révolutionnaire pour le socialisme, et la dictature du prolétariat, ni d'organiser la lutte indépendante du prolétariat. Tout cela, ce sont des tâches « au-dessus des forces des masses, de l'avant-garde du mouvement ouvrier. Il convient seulement d'orienter uniquement les ouvriers avancés vers leurs luttes immédiates, vers les tâches que se donnent les masses elles-mêmes ». Quand, au contraire, le mouvement monte et commence à prendre un caractère révolutionnaire, alors, « il n'en est plus besoin, le mouvement de masse est tout à fait capable de se guider tout seul ; il n'a plus besoin de tutelle, c'est-à-dire, plus besoin de la direction d'un parti communiste, du marxisme-léninisme ». Tels sont les arguments des tenants des théories de la spontanéité. Dans les deux cas, ils clament partout et en toute occasion que « le niveau des luttes détermine le niveau de l'organisation » ; ils réclament à cor et à cri l'autonomie du mouvement ouvrier ou des autres fractions du mouvement de masse ; ils réclament des organisations intermédiaires ! entre parti et syndicat... ».

Il est à peine besoin de montrer que l'autonomie en question veut dire autonomie à l'égard des intérêts généraux à long terme du prolétariat, autonomie à l'égard du marxisme-léninisme, mais soumission à l'égard de l'idéologie bourgeoise dominante, à l'égard de l'une ou l'autre nuance du trade-unionisme ou de l'anarchisme, à l'égard de l'une ou l'autre fraction de la démocratie petite-bourgeoise. Il est à peine besoin de montrer que « l'organisation intermédiaire » qu'on réclame est une organisation intermédiaire entre la révolution et le réformisme ou l'anarchisme, c'est-à-dire une organisation opportuniste, et que le mouvement de masse qu'on oppose à toute tutelle quelle qu'elle soit n'est qu'un mouvement intermédiaire entre le parti du prolétariat et les partis bourgeois ou petit-bourgeois. C'est-à-dire un instrument de la lutte de ces derniers contre le parti du prolétariat et le marxisme-léninisme.

### **Substitution systématique des buts quotidiens au but à long terme**

Telle est la nature de tous ces mots d'ordre des tenants du culte de la spontanéité, mots d'ordres communs à ce qu'il y a de plus à gauche en apparence dans le mouvement, la GP, et ce qu'il y a de plus à droite : le PSU et la

CFDT, en passant par tous les courants opportunistes issus du PCMLF. Tout ce courant ne constitue que la social-démocratie rénovée, la démocratie petite-bourgeoise de la période actuelle.

Une autre caractéristique commune à tous ces courants est que tous veulent, d'une façon ou d'une autre, « donner à la lutte économique elle-même un caractère politique », comme disaient les vieux économistes de Russie. Pour eux, le niveau supérieur du mouvement ouvrier, la lutte politique révolutionnaire, c'est en fait que la lutte économique soit menée d'une certaine façon à « revendiquer les droits démocratiques dans l'entreprise », « dans l'unité à la base et dans l'action, ou par des méthodes illégales ». Par-là, ils ne font que s'aplatir devant l'état actuel du mouvement, masquer le fait que le mouvement ouvrier est à l'heure actuelle limité à la seule lutte économique, ou à la lutte politique de façon acceptable pour la bourgeoisie libérale (que les ouvriers s'occupent de leurs usines et de leurs droits dans les usines). Ce faisant, ils s'opposent à l'organisation de la lutte politique indépendante du prolétariat, pour préparer la révolution prolétarienne. Ainsi Jurquet présente « les justes mots d'ordres de notre journal » (sous-entendus mots d'ordre politiques, puisque plus loin, il parle de mots d'ordre économiques) : « unité à la base et dans l'action ; séquestrations ; occupations ; français et immigrés, une seule classe ouvrière ». Or, il s'agit là, sans exception, de mots d'ordres uniquement relatifs à la façon de mener la lutte économique, uniquement relatifs à l'état actuel limité du mouvement ouvrier uniquement relatifs à la lutte pour les réformes.

Ainsi, de la même façon, les dirigeants de la GP dans les « cahiers prolétariens » de 1971, affirment que les séquestrations, occupations et autres méthodes de luttes illégales, c'est la façon, pour le mouvement ouvrier, de mener la lutte pour « une nouvelle démocratie » (donc la lutte politique). A toutes ces thèses, il ne manque que d'être chapeautées par des programmes opportunistes de « conquête de la démocratie », voie dans laquelle s'est déjà engagée la gauche de la CFDT, le PSU, et dans laquelle s'engagent tous les opportunistes du mouvement ml.

A ce propos, il convient d'étudier particulièrement la ligne de la GP depuis mai 1968. D'une part, parce que des camarades ont été trompés par son apparence révolutionnaire et parce que d'autres ont été trompés par des critiques révisionnistes « d'aventurisme » du groupe Jurquet à l'égard de cette ligne. La ligne de la GP, c'est fondamentalement une ligne opportuniste de droite, une ligne qui appartient en totalité au courant général de l'opportunisme et du suivisme, au courant général de la social-démocratie rénovée, et de la démocratie petite bourgeoise. Dès que fut mise en accusation leur ligne réactionnaire du mois de mai 68, ses dirigeants amorcèrent un virage à 180° - du moins en apparence mais dent la continuité avec leur vieille ligne suiviste et avec le courant général de l'opportunisme dans nos rangs apparaît chaque jour plus évidente.

Tout commença avec « l'affaire de Flins » et la mythologie qui en est née dans l'histoire officielle de la GP : « résistance prolétarienne » et « commencement de la lutte armée prolongée ». En fait ce n'était là qu'une nouvelle application du mot d'ordre opportuniste : « donner à la lutte économique elle-même un caractère révolutionnaire », et dont le fond était de tenter d'obtenir par la voie du moindre effort du mouvement de masse ce qu'on n'avait pu obtenir en raison d'une ligne erronée ; vouloir obtenir un début de lutte armée d'un mouvement ouvrier qui, brisé par le révisionnisme, résistait en faisant tenir sa lutte économique. « Puisque les masses avaient, disaient-ils commencé la lutte armée, les masses n'attendent pas, et tous vos débats sur la ligne politique ne sont que de la merde ». Ce qu'ils voulaient, c'est faire la « révolution » avec les moyens dont disposent les masses, c'est-à-dire ne pas s'élever au-dessus de ces moyens limités (limités par le révisionnisme). Dès lors, il fallait utiliser tous les stimulants possibles dans le mouvement de lutte économique et si nécessaire, provoquer cette excitation par la lutte violente et illégale. Inciter les ouvriers à penser que nous sommes sous un « régime de dictature » uniquement par des affrontements avec la police ou les forces d'oppression patronales, à l'exclusion de tout autre moyen (la conscience révolutionnaire, l'organisation de la lutte indépendante du prolétariat à travers la lutte ouverte contre le révisionnisme).

En réalité, ce qui devait être les formes nouvelles de lutte armée prolongée se sont révélées être les formes de lutte auxquelles a recours, par ses propres moyens, le mouvement ouvrier dans sa lutte économique, à savoir : séquestrations, occupations, luttes violentes ou illégales contre les patrons et les flics. Il n'est jamais venu à l'idée des dirigeants opportunistes (GP, mais aussi ceux du PCMLF) que dans tous les pays, le mouvement ouvrier a pu mener une telle « lutte politique » tout en étant indifférent ou même hostile au socialisme scientifique. Que de telles luttes ne peuvent donner que « l'embryon de la conscience, mais pas la conscience elle-même, qu'elles sont le signe du mouvement spontané qui rejette confusément le révisionnisme, mais que toutes sortes d'événements autres que la lutte économique (la réaction politique, le racisme, les guerres impériales, la corruption des hautes

sphères, les crises du système impérialiste, etc. contribuent eux aussi à former l'embryon de conscience ; que la lutte économique n'est pas forcément le meilleur moyen (en tout cas n'est pas le seul) pour commencer à renverser la domination du révisionnisme. Au contraire, ils s'aplatissent devant ce prétendu « niveau supérieur des luttes » et exigent en conséquence que toute idéologie et toute forme d'organisation soient adaptées à ce niveau de luttes. Le dernier pas est franchi quand on annonce que cette forme de lutte est la forme que prend la lutte pour la démocratie dans le mouvement ouvrier, tandis que toute propagation de l'idéologie prolétarienne, des objectifs de la révolution prolétarienne, toute lutte politique indépendante du prolétariat, et même la simple participation des ouvriers à la lutte démocratique (contre les manifestations de la politique bourgeoise touchant toutes les classes ou couches opprimées par le capital) est entravée par une telle ligne. Il faut alors rabaisser les objectifs de la révolution de façon à les rendre « tangibles » pour les masses qui sont selon eux, incapables de lutter pour les objectifs aussi lointains et abstraits que le socialisme et la dictature du prolétariat. Ce fut le but du nouveau programme de lutte démocratique et de « justice populaire » : donner aux masses l'impression qu'elles commencent à prendre le pouvoir sans qu'elles aient à quitter le cadre de leurs luttes immédiates, et, l'appétit venant en mangeant et le goût de la démocratie en mettant en pratique la démocratie, peut-être paralyseront-elles l'état bourgeois par un refus général de son autorité !

Nous mettons les dirigeants de la GP au défi de nous montrer que ce n'est pas là le fond de leur pensée. En fait, cette ligne n'est qu'une façon subtile d'appliquer le programme général opportuniste que nous avons dénoncé tout à l'heure. Le mouvement ouvrier s'occupe de la lutte économique, la petite bourgeoisie de la lutte politique qui se réduit en fait au démocratisme perdant de vue les intérêts généraux et à long terme du prolétariat (la révolution socialiste et la dictature du prolétariat). Ainsi le mouvement ouvrier se subordonne au libéralisme bourgeois qui s'incarne dans le révisionnisme et dans les courants démocratiques petits-bourgeois. En fin de compte, le mouvement ouvrier se subordonne à la bourgeoisie.

Voilà l'essence des courants spontanéistes et opportunistes dominant à l'heure actuelle dans le mouvement ml. Voilà le borborygme dans lequel les camarades se débattent depuis mai 1968. Nous demandons à tous les camarades de réfléchir à ce problème. Que le programme GP ne recouvre en fait que les « vieilles soupes économistes », la citation suivante en témoigne (cahier n° 1, p.18) : « Avancer l'unité ouvrière sur la base de la résistance directe au patronat, c'est la question décisive ; créer une organisation de masse de la résistance ouvrière, c'est la tâche principale ». Comparer ce texte à la formule économiste que la critique de Lénine a rendu célèbre (Que Faire, p78) : « la lutte économique est le moyen le plus largement applicable pour entraîner les masses à la lutte politique active ». De même, on prétend (p.19, cahier) que la lutte économique est une lutte « pour affaiblir le pouvoir patronal », ce qui est la vieille théorie économiste de la lutte « contre le patronat et le gouvernement » (Que faire). Et dans la pratique, cette ligne ne peut donner que le résultat suivant : le mouvement ouvrier reste dominé par le révisionnisme, et sinon, par les autres courants réformistes ; les intellectuels, impuissants face à la bourgeoisie, se rangent sous l'aile de la bourgeoisie libérale ou sombrent dans l'anarchisme. Tel est le cheminement que prend la GP et, avec elle, le courant dominant au sein du mouvement ml.

Il existe une autre voie, un autre chemin :

mener la lutte politique contre le révisionnisme, propager le marxisme-léninisme et jeter les fondements idéologiques et politiques du parti communiste ;

amener le prolétariat avancé à passer de la lutte économique à la lutte politique, à faire converger toutes les formes de luttes de masse (pas seulement la lutte économique, mais les multiples formes de luttes politiques embryonnaires qui existent d'ores et déjà) vers la lutte politique ouverte et déclarée contre le régime bourgeois.

Mais pour que le mouvement ml prenne une telle direction, il faut renverser le courant général de l'opportunisme dans nos rangs.

Dans le débat qui nous oppose à tous les tenants des diverses théories de la spontanéité, il est un problème dont messieurs les opportunistes se servent comme d'un paravent pour justifier leur pratique : « La ligne de masse ». Ils ne cessent de nous opposer à tort et à travers, tantôt que « les masses ne sont pas capables » (de s'assigner des objectifs aussi élevés que ceux que veulent leur « imposer » les marxistes-léninistes), tantôt que « les masses sont tout à fait capables » (de faire la révolution sans la direction du parti communiste et du marxisme-léninisme). L'astuce des chefs opportunistes est de passer bruyamment d'un « capables » à un « pas capables », de brandir l'un de la main droite, l'autre de la main gauche, pour les utiliser selon les circonstances. Et ils ont vite fait de draper cela dans une « application créatrice de la pensée-Mao Tsé-toung et de la ligne de masse ». Messieurs,

nous sommes désolés de vous dire que vous vous opposez à 100 % au marxisme-léninisme, à la pensée-Mao-Tsé-toung. Nous vous opposons un principe intangible du marxisme-léninisme : celui de lier la direction du parti communiste au mouvement des larges masses.

### **Unir la direction du Parti guidé par le marxisme-léninisme à l'activité révolutionnaire des larges masses**

Par rapport au mouvement de masse, l'opportunisme s'adapte mécaniquement à l'un ou à l'autre aspect, ou bien, met sur le même plan le positif et le négatif, la voie du progrès et celle de la stagnation, les idées d'avant-garde et les idées d'arrière-garde.

Vous appelez les masses aux actions qu'elles ont déjà entreprises et vous refusez de les appeler à celles qu'elles doivent entreprendre pour progresser. Vous vous en tenez à l'état actuel du mouvement de masse et refusez d'envisager son avenir, ce qu'il doit être. Vous vous en tenez à l'état d'esprit des larges masses et refusez de donner les moyens à l'avant-garde pour qu'elle fasse progresser les larges masses.

Vous vous en tenez à la lutte économique et voulez donner à la lutte économique elle-même un caractère politique, et ce faisant, vous vous opposez à la lutte politique révolutionnaire. Vous reflétez les idées d'arrière-garde sur la « démocratie » et refusez de propager le marxisme-léninisme. Ce faisant, vous mélangez le vrai et le faux, la voie du progrès et celle de la stagnation dans le mouvement de masse, l'avant-garde et l'arrière-garde. Vous rabaissez le juste au niveau du faux, les tâches d'avant-garde au niveau des tâches limitées et momentanées, le marxisme-léninisme au niveau de l'idéologie bourgeoise. Vous oubliez, bien évidemment, ce double aspect que d'une part le capitalisme éduque, organise, discipline le prolétariat (par rapport à cela vous voulez le faire retourner aux luttes et aux idées d'arrière-garde, vous vous occupez uniquement de la première révolte de l'ouvrier le plus arriéré, alors que l'avant-garde exige des tâches avancées) et d'autre part, que le capitalisme abrutit, avilit l'ouvrier (par rapport à cela, vous niez que l'ouvrier ait besoin d'éducation, de se pénétrer des idées révolutionnaires pour se soustraire à l'idéologie bourgeoise, d'apprendre à faire la politique révolutionnaire au lieu de la politique « pour ouvrier » ou de « pas de politique du tout », qui n'est jamais dans les deux cas que la politique trade-unioniste bourgeoise). Vous prétendez que les masses ne sont pas capables quand elles sont tout à fait capables, et qu'elles sont tout à fait capables quand elles ont besoin d'une direction. Dans les deux cas vous vous en servez pour rabaisser le marxisme-léninisme à l'idéologie de la petite bourgeoisie, le travail communiste au travail du démocrate petit bourgeois, du révisionniste. Certes il existe aussi une erreur opposée de ceux qui résument ainsi leur tâche : « combattre les idées fausses des masses ». Considérant que toutes les idées des masses sont fausses ils se transforment en professeurs doctrinaires, ne sachant que critiquer les masses et ne sachant pas les entraîner à la lutte. Le marxisme-léninisme combat également ce deuxième genre d'erreurs mais, à l'heure actuelle, le premier genre est le plus répandu et le plus dangereux. Pour empêcher le développement de cette erreur ainsi que de l'erreur « opposée » il faut que tous les camarades étudient la dialectique pour envisager chaque chose dans son essence (ici le mouvement de masse) propager le principe marxiste-léniniste d'unir la direction du parti communiste à l'activité des larges masses ».

### **Ce que le mouvement spontané peut et ne peut pas**

Les masses sont tout à fait capables de mener la lutte économique par leurs propres moyens, et dans cette lutte, de secouer la domination du PCF sans votre aide (ou votre « aide » ne leur sert à rien) mais elles sont aussi tout à fait capables d'aspirer au socialisme et au marxisme-léninisme comme à la lumière ; elles sont tout à fait capables de soutenir un programme et une activité révolutionnaires fondés sur eux. Elles sont tout à fait capables de soulever par leur propre expérience, les problèmes décisifs de l'esclavage capitaliste et de vouloir le détruire. Leurs questions et leurs aspirations sont tout à fait au niveau de ce que résout la science la plus avancée (le marxisme-léninisme) et de l'activité révolutionnaire la plus conséquente. Elles sont capables de prendre des initiatives historiques d'une portée immense : elles ont créé les soviets de Russie, elles ont déclenché la Commune de Paris, les insurrections paysannes en Chine, les grèves générales de 36 et 68 en France ainsi que l'insurrection de 44. C'est en cela que les masses sont souvent bien plus instruites et avancées que nous le croyons nous-mêmes. C'est ce que découvrent les intellectuels avec étonnement, imbus qu'ils sont de leur « savoir », pénétrés de leur supériorité et convaincus de l'état arriéré des masses. Cela est un aspect de la question. L'autre aspect est le suivant : par leur propre moyen et dans le cours de leur propre mouvement spontané, les masses et le mouvement ouvrier ne peuvent élaborer une idéologie scientifique du prolétariat, le



marxisme, le léninisme, la pensée Mao Tsé-toung. Elles ne peuvent élaborer spontanément une ligne politique, une stratégie et une tactique indépendantes de la bourgeoisie, représentant les intérêts généraux et à long terme du prolétariat. Parce que l'idéologie bourgeoise est de loin la plus ancienne, la mieux élaborée et jouissant de moyens de diffusion incomparablement plus puissants. Parce que l'expérience des masses est limitée et partielle. Parce que la seule expérience sensible ne peut trancher le problème de l'essence de tous les phénomènes. Parce que l'expérience historique du pays, celle des autres pays, les lois du mouvement historique ne s'élaborent pas spontanément et ne se transmettent pas mécaniquement d'une génération à l'autre, d'un pays à l'autre.

Dans le simple cours de leur mouvement spontané, le mouvement ouvrier, le mouvement des masses, ne peuvent édifier le parti politique du prolétariat, irréductiblement opposé par son idéologie, sa conception du monde, et sa mission historique (l'abolition des classes et la réalisation du communisme) à tous les partis bourgeois ou petits-bourgeois (irréductiblement opposé sous ce rapport seulement). Malgré toutes leurs luttes et tous leurs efforts, les mouvements spontanés des ouvriers et des masses ne peuvent que se subordonner à l'une ou l'autre forme de l'idéologie bourgeoise, du trade-unionisme ou de la démocratie petite-bourgeoise. Par exemple, dans les pays dominés par l'impérialisme, le mouvement de masse se subordonne généralement, en l'absence de parti communiste authentique, à la bourgeoisie nationale. En 1917-1920 en Europe, alors même que les masses rejetaient largement les partis pourris de la 2<sup>ème</sup> Internationale, les meilleurs éléments des masses se subordonnaient spontanément à l'anarcho-syndicalisme, variante du trade-unionisme qui conciliait des aspirations révolutionnaires réelles avec l'apolitisme, le mouvement sans parti, et le démocratisme petit-bourgeois.

Il en va de même aujourd'hui tandis qu'une large fraction des masses reste subordonnée au révisionnisme. Même la fraction qui se révolte contre lui se subordonne spontanément à d'autres formes du réformisme et du démocratisme petit-bourgeois, diverses formes de l'apolitisme ou du mouvement sans parti, la méfiance à l'égard de toute lutte politique et de toute idéologie aux contours tant soit peu fermes et déterminés. C'est pourquoi les intérêts fondamentaux du prolétariat exigent la ferme direction de partis communistes authentiques, ayant pour fondement théorique et guide dans l'action, le marxisme-léninisme, une lutte active pour propager dans le mouvement ouvrier - contre l'idéologie bourgeoise, le révisionnisme et les autres courants réformistes - la conception du monde et objectifs du communisme, la stratégie et la tactique de la révolution prolétarienne, le bilan de l'expérience historique en France à la lumière du marxisme-léninisme, afin de répondre par ce moyen aux aspirations spontanées des masses. Sans parti bolchevik, il n'y aurait pas eu de révolution russe. Sans PCC, pas de révolution chinoise. Sans Lénine et le parti bolchevik les soviets n'auraient pu devenir les instruments de la lutte du prolétariat pour le pouvoir et les organes de dictature du prolétariat. Sans Mao Tsé-toung et le PCC les Insurrections paysannes et ouvrières n'auraient pu devenir la base de la lutte prolongée pour le pouvoir. Sans parti communiste authentique en France, sans lutte pour jeter les fondements théorique et politique ainsi qu'organisationnel de ce parti, dans la lutte contre le courant général de l'opportunisme, il n'y aura pas de mouvement indépendant du prolétariat et pas de révolution prolétarienne, même si la situation objective est excellente et s'améliore encore dans l'avenir.

Ce sont les masses populaires qui font l'histoire « et les idées justes qui sont le propre d'une classe d'avant-garde (le prolétariat conscient) dès qu'elles pénètrent dans les masses, deviennent une force matérielle capable de transformer la société et le monde » (Mao Tsé-toung).

### **Lénine dépassé ?**

Voilà ce que ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre les spontanéistes de tous les bords, les tenants de « l'autonomie du mouvement ouvrier », qu'ils soient ouvriers ou intellectuels. A ce propos, une question doit être soulevée ici : nous disons que, dans des conditions concrètes différentes, nous sommes dans une situation essentiellement semblable à celle où Lénine mena la campagne pour la destruction de l'économisme, que nous sommes dans la situation où, comme dit Staline, « ce marxisme falsifié, destiné à voiler la nullité de l'opportunisme (à savoir les théories actuelles de la spontanéité) n'est qu'une variété de cette même théorie du suivisme accommodée à l'euro-péenne et que Lénine avait combattu dès avant la première révolution russe » et « la destruction de cette falsification de la théorie est la condition préalable de la création de partis vraiment révolutionnaires » (Principes du Léninisme). Selon nous, cette citation de Staline s'accorde parfaitement avec la situation actuelle du mouvement m. Or certains répondent en opposant l'époque de Lénine à l'époque de la pensée du Président Mao Tsé-toung. Le fond de toutes ces tentatives d'opposer le léninisme à la pensée de Mao

est le suivant : à notre époque le mouvement révolutionnaire de masse est en essor constant et n'aurait donc plus besoin ni du parti communiste comme noyau dirigeant, ni du marxisme-léninisme comme fondement théorique. A tout cela s'opposerait « la ligne de masse ». Nous devons dire à ces camarades : prenez garde, toutes vos tentatives d'opposer Lénine au Président Mao Tsé-toung sont des falsifications grossières et sont vouées à l'échec, bien qu'elles soient « à la mode » dans les milieux intellectuels. Elles vous entraînent sur la pente savonneuse de l'opportunisme et de la trahison de la révolution. Le principe du marxisme consistant à lier la direction du parti communiste au mouvement des larges masses est intangible. Il a été développé en théorie et en pratique aussi bien par Lénine que par le Président Mao Tsé-toung. Lénine a toujours apprécié le grand rôle créateur des masses dans la révolution, tout au long de son activité. Quand il écrivit « Que faire » et d'autres ouvrages, il déclara clairement que c'est parce que le mouvement de masses progresse et s'engage dans la révolution qu'il faut jeter les fondements d'un parti communiste authentique capable de diriger la révolution. Le premier, il a discerné le grand rôle des soviets, il a développé cette grande création du prolétariat et des masses populaires de Russie. Et avec quel enthousiasme Lénine a soutenu et développé l'insurrection populaire de 1905, s'appuyant en cela sur l'exemple de Marx en 1848 et 1871 ! Tous ces faits sont connus de tous, en tout cas de ceux qui propagent des falsifications grossières.

Le Président Mao Tsé-toung de son côté a porté à un nouveau sommet la théorie marxiste-léniniste sur l'édification du parti, le rôle de la lutte idéologique active, de la lutte entre les deux lignes au sein du parti et au sein des masses, le rôle de la théorie et de la conscience révolutionnaire dans la transformation du monde. En de nombreuses occasions il a pourfendu les théories mécanistes et l'évolutionnisme vulgaire qui nient le bond de la matière à l'esprit et de l'esprit à la matière dans la connaissance et la transformation du monde ; il a mis en lumière le rôle de la conscience révolutionnaire pour faire la révolution, le rôle de la lutte consciente à mener entre la ligne prolétarienne et la ligne bourgeoise. La GRCP est une immense révolution au cours de laquelle les masses transforment le monde et se transforment elles-mêmes en assimilant la pensée Mao Tsé-toung. Il a posé clairement : « Le noyau dirigeant de notre cause c'est le parti communiste, le fondement théorique sur lequel se guide notre pensée c'est le marxisme-léninisme ». « Sans parti communiste il n'y aurait pas de place en Chine pour le prolétariat et les masses populaires ». Dans ses grands essais philosophiques, il a exposé de façon complète et systématique le rapport entre la théorie et la pratique, la conscience et l'expérience. En particulier il a dit (« De la contradiction ») : « D'aucuns pensent qu'il n'en est pas ainsi pour certaines contradictions. Selon eux, par exemple, dans la contradiction entre les forces productives et les rapports de production, l'aspect principal est constitué par les forces productives ; dans la contradiction entre la théorie et la pratique, l'aspect principal est constitué par la pratique... les positions respectives des aspects ne se convertissent pas l'un en l'autre. Cette conception est celle du matérialisme mécaniste et non du matérialisme dialectique. Certes les forces productives, la pratique, et la base économique jouent en général le rôle principal, décisif, et quiconque le nie n'est pas un matérialiste ; mais il faut reconnaître que dans des conditions déterminées, les rapports de production, la théorie, et la superstructure peuvent à leur tour jouer le rôle principal, décisif. Lorsque, faute de modification dans les rapports de production, les forces productives ne peuvent plus se développer, la modification des rapports de production joue le rôle principal décisif. Lorsque nous disons avec Lénine : « Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire », la création et la propagation de la théorie révolutionnaire jouent le rôle principal, décisif. Lorsqu'on a à accomplir une tâche (peu importe laquelle) et qu'on n'a pas encore fixé une orientation, un plan, une méthode ou une politique, ce qu'il y a de principal, de décisif c'est de définir une orientation, une méthode un plan ou une politique... ce faisant, nous ne contredisons pas le matérialisme, mais en évitant de tomber dans le matérialisme mécaniste, nous nous en tenons fermement au matérialisme dialectique ». Ainsi, le Président Mao Tsé-toung a apporté un grand développement aux principes posés par Lénine dans « Que faire » et dans d'autres ouvrages. Cela est également connu de ceux qui propagent des falsifications grossières.

C'est pourquoi nous combattons fermement les tentatives de se draper dans la pensée-Mao Tsé-toung pour mieux l'attaquer et d'abuser les gens par des mensonges. En menant la lutte pour que soient jetés les fondements idéologiques politiques et organisationnels du parti communiste, en luttant jusqu'au bout pour détruire le courant général de l'opportunisme dans nos rangs, et les théories de la spontanéité qui en sont la base, nous nous en tenons fermement au marxisme, au léninisme, à la pensée-Mao Tsé-toung. Dans leur grand article militant pour commémorer le centenaire de la Commune de Paris, les camarades chinois ont déclaré explicitement : « Actuellement la révolution mondiale connaît une situation qui n'a jamais été aussi excellente. Les circonstances objectives réclament impérieusement la ferme direction de partis marxistes-léninistes authentiques, l'édification de partis révolutionnaires prolétariens ayant rompu radicalement avec la ligne révisionniste, partis liés aux larges

masses, solides sur les plans idéologiques politiques et organisationnels ».

## Le chauvinisme

A première vue, il pourrait sembler que le mouvement ml qui a donné une grande importance au soutien à la lutte des peuples d'Indochine et du peuple Palestinien, au soutien aux luttes des travailleurs étrangers, n'a jamais perdu de vue l'internationalisme prolétarien. En réalité sous prétexte d'internationalisme, le mouvement donnait encore plus libre cours à sa tendance « démocrate », à esquiver les tâches de la révolution prolétarienne et, en conséquence, à tourner le dos au véritable Internationalisme prolétarien.

Le mouvement ml a affiché un grand intérêt pour les révolutions nationales dans les pays de la zone des tempêtes. Considéré isolément, un tel soutien est parfaitement juste. Mais, centrer, comme c'était le cas, avant 68, pour l'UJ son travail sur le soutien à la lutte des peuples d'Indochine sans attaquer, ou à peine, l'impérialisme français, et sans lier ce soutien aux tâches révolutionnaires en France, sous prétexte que « nous n'avions pas de ligne », ce n'est pas de la modestie, c'est de l'attentisme et du chauvinisme déguisé (n'oublions pas que c'était l'époque du « discours de Phnom Penh » de De Gaulle et que la bourgeoisie pouvait parfaitement tolérer des ml qui la servaient dans ses contradictions avec les USA, à condition que ces ml ne se mêlent pas de démasquer aussi l'Impérialisme français). En un sens, nous retournions l'erreur des menchéviks-trotskyistes refusant la révolution prolétarienne en Russie sous prétexte que Marx avait dit : « Les Français commenceront et les Allemands termineront ». De même nous refusions de préparer la révolution prolétarienne en France sous prétexte que le Président Mao Tsé-toung a désigné les « trois continents » comme la principale zone des tempêtes révolutionnaires.

A l'inverse, les thèses de type « AJS » refusant tout soutien aux peuples d'Indochine sous prétexte que : « Lutter contre la bourgeoisie française est la meilleure manière de soutenir les peuples d'Indochine » ne sont que pur sophisme car, peut-on prétendre « lutter contre la bourgeoisie française » réellement, si on n'éduque pas le prolétariat français dans l'esprit de l'internationalisme prolétarien, c'est-à-dire dans l'esprit de solidarité avec les révolutions prolétariennes des autres pays, mais aussi dans l'esprit de solidarité avec les luttes de libération nationale et les révolutions démocratiques des pays dominés par l'impérialisme.

Après mai 68, un grand mouvement en direction des travailleurs étrangers s'est manifesté. Cela rompait avec les habitudes du PCF. Mais quelle était la ligne de ce mouvement ? D'abord, le suivisme. Le mot d'ordre central de « soutien à la lutte des travailleurs étrangers » (simple démarcation du mot d'ordre juste de soutien à la lutte des peuples d'Indochine), exprime, en toute naïveté, ce suivisme ; les communistes ne dirigent pas la lutte du prolétariat, ils la soutiennent. Cette erreur s'appuyait sur le fait que le mouvement ml ne se considérait, au fond, que comme un mouvement de la petite-bourgeoisie mais n'assumait pas ses responsabilités d'embryon du parti du prolétariat.

Ensuite l'oppression particulière que subissent les étrangers en France, et l'importance réellement plus grande que revêt pour eux la lutte démocratique, ouvrait grandes les portes à l'opportunisme sous une forme qui est devenue classique en France : la substitution des objectifs démocratiques de « liberté » et de « droits égaux » aux objectifs de la révolution prolétarienne. Ainsi dans le journal « Front uni » n° 7, p.10, on pouvait lire : « Donc, il faut être plus solidaires pour s'organiser, et en étant organisés ils peuvent gagner des libertés et améliorer leur situation ». A aucun moment dans ce texte, il n'est indiqué qu'une telle victoire ne saurait être qu'éphémère si subsiste le régime capitaliste. Or une telle explication est toujours la tâche des communistes, et encore plus particulièrement lorsque, après des dizaines d'années de domination de l'opportunisme, les travailleurs sont assez largement pénétrés de l'idée qu'avec des réformes « on peut réellement améliorer la situation ». Dans cette direction du réformisme, la prime revient peut-être au journal « Révolution » qui, dans son supplément « Même combat », avance le mot d'ordre de « liberté totale de l'immigration ». Voulant faire une surenchère de gauche au programme révisionniste ils donnent en plein dans le « gauchisme verbal » car ils proclament : « A bas les contrats (...) à bas l'ONI (...) à bas la surveillance policière... ». Ce faisant, ils disent aux ouvriers ce qu'ils savent déjà, et ne leur disent pas ce qu'ils ne savent pas, c'est-à-dire la cause de ces fléaux : le capitalisme, l'impérialisme, et la seule issue : la révolution. Ils en disent trop ou pas assez car, en tant que programme de réforme sous le capitalisme, leur programme est utopique, et s'il s'agit d'un programme de la révolution, il ne l'explique pas. L'utopie n'est d'ailleurs en général qu'un visage du réformisme.

A l'opposé, l'erreur « de gauche » a bien sûr été développée quoique secondairement. Ainsi « Lutte anti-raciste » n°2-3, p5, rejette totalement le mot d'ordre de « droits égaux pour les travailleurs immigrés » sous prétexte que de tels droits sont une duperie, ne « profitent qu'à l'aristocratie ouvrière » ou ne pourraient être gagnés « qu'avec le renversement de l'impérialisme ». C'est exactement l'erreur que dénonçait Lénine : « L'erreur que commettent, par exemple, certains marxistes à propos du droit des nations à disposer d'elles-mêmes. En régime capitaliste, disent-ils, ce droit est irréalisable ; en régime socialiste, il devient superflu. Ce raisonnement soi-disant spirituel mais en fait erroné, pourrait s'appliquer à toute institution démocratique » (L'Etat et la révolution, p.96).

Il faut bien distinguer ici le fait que le prolétariat doit lutter en régime capitaliste, à la tête des autres classes sociales pour la démocratie, pour arracher la moindre parcelle de démocratie à la bourgeoisie, et le fait que substituer le mot d'ordre parfaitement creux de « liberté totale de l'immigration » aux objectifs de la révolution prolétarienne est du pur réformisme.

Cette ligne réformiste et spontanéiste conduit tout naturellement à perpétuer la division engendrée par la bourgeoisie entre les prolétaires de différentes nationalités. Ainsi « Oser lutter » (n° 9, p23) déclare en toute franchise qu'il faut substituer au mot d'ordre « travailleurs français immigrés tous unis » le mot d'ordre « travailleurs français-immigrés tous égaux ». C'est vraiment aller de mal en pis. Le premier mot d'ordre est ambigu : doit-on s'unir pour la révolution ou pour la lutte économique ? Le second mot d'ordre est clair : l'horizon, le but final c'est « l'égalité » c'est-à-dire encore une fois la démocratie abstraite, bourgeoise. Dans ce même texte de « Oser lutter » on peut lire : « Il est indispensable que les couches les plus exploitées s'organisent de façon spécifique et non qu'elles se mettent à la remorque, qui de la petite bourgeoisie intellectuelle, qui des travailleurs français ». Encore une fois il faut diviser français et étrangers sous prétexte que les prolétaires étrangers ne seraient pas capables d'assurer également avec les prolétaires français la direction de la révolution (de cette égalité concrète là, à savoir l'égalité dans la direction de la révolution, nos apôtres de l'égalité abstraite ne parlent pas souvent). Concrètement cette ligne revient à nier qu'il faille une seule organisation de l'avant-garde du prolétariat en France (qu'il faille des organisations de masse sur une base nationale n'est pas en cause ici). Cette erreur revient à nier qu'il n'y ait, en France, qu'un seul prolétariat. Elle revient à se prosterner devant les passeports et les nationalités bourgeoises, à substituer le nationalisme bourgeois à l'internationalisme prolétarien. En pratique, cela conduit à exclure les travailleurs étrangers de la tâche de l'édification du nouveau parti communiste, donc d'édifier un parti chauvin et à saboter la révolution prolétarienne en France. (En outre, de cette façon précisément, on aboutit à ce qu'on prétend éviter : les ouvriers étrangers à la remorque d'un parti français chauvin).

Nous sommes restés très longtemps perplexes devant la contradiction suivante : d'un côté les ouvriers étrangers sont des prolétaires en France, et à ce titre visent à la révolution prolétarienne en France. D'un autre côté ils ont des liens très forts avec leur pays d'origine et pour une grande part comptent y retourner, et de ce fait visent à la révolution démocratique ou prolétarienne de leur pays d'origine. Cette contradiction est réelle, mais pénétrés que nous étions de l'idéologie chauvine subtile et du culte de la situation actuelle, telle que la bourgeoisie l'a créée, avec les nations et les passeports etc. nous n'avions pas à l'esprit le grand principe qui est le point de départ pour résoudre cette contradiction : celui de l'internationalisme prolétarien, celui de l'unité de la révolution prolétarienne mondiale.

« Les ouvriers n'ont pas de patrie, on ne peut leur ôter ce qu'ils n'ont pas. Comme le prolétariat de chaque pays doit d'abord conquérir le pouvoir politique, s'ériger en classe dominante de la nation, devenir lui-même la nation, il est encore par-là national ; mais ce n'est pas au sens bourgeois du mot » (Marx, Manifeste communiste). En réalité, les immigrés sont la partie du prolétariat mondial que l'impérialisme lui-même a le plus dépouillé de tout caractère national (indépendamment de la présence subjective d'idées chauvines). Du point de vue de leur situation objective, s'ils sont prolétaires en France ils ont place à part entière dans la lutte du prolétariat contre l'instrument de la bourgeoisie qui les opprime directement : l'appareil d'Etat bourgeois. Donc la thèse « les travailleurs étrangers doivent surtout préparer la révolution dans leur pays » est erronée en tant que principe général. (Il va de soi que compte tenu de l'inégalité de développement de la révolution dans différents pays, dans une situation particulière, par exemple pendant la guerre d'Algérie, l'ouvrier algérien centre réellement et à juste titre sa lutte sur la révolution nationale algérienne. Mais en Mai 68, il centrera son activité sur la préparation de la révolution prolétarienne en France).

« Lénine enseigne que la révolution mondiale ne peut triompher que si le prolétariat des pays capitalistes

soutient la lutte libératrice des peuples coloniaux et semi coloniaux, et si le prolétariat des colonies et semi-colonies soutient la lutte libératrice du prolétariat des pays capitalistes » (Mao Tsé-toung « Norman Béthune »).

Il est clair que, pour prendre un exemple, les ouvriers d'un pays dominé sont, en France, le véhicule, l'instrument privilégié et très puissant de cette solidarité entre les luttes libératrices d'un pays dominé et du prolétariat français. Si les communistes français font dans tout le prolétariat de France un travail d'éducation réellement internationaliste selon l'esprit que nous enseigne le Président Mao, alors ce travail, loin de gêner le travail des organisations communistes des différentes nationalités relativement à leur révolution, facilitera et aidera pleinement ce travail. Au contraire tant que les ml français concevront leur travail de façon étriquée, économiste ou réformiste, et par suite, chauvine, alors il y aura contradiction antagonique avec le travail révolutionnaire des organisations communistes des différentes nationalités. (Ce qui vaut dans un sens est aussi valable dans l'autre, si les organisations communistes étrangères suivent une ligne chauvine).

Un dernier point : être internationaliste, c'est aussi lutter contre le **chauvinisme** et non pas seulement, même principalement, contre le racisme. Bien sûr, nous sommes contre tout racisme mais « l'anti-racisme » est une idéologie démocratique parfaitement tolérable par la bourgeoisie libérale. Par contre nous savons quel mal énorme le chauvinisme dans les rangs ouvriers a fait à la révolution prolétarienne en France (1914, 1945, 1954, dates de grandes trahisons chauvines). Nous ne devons jamais tolérer le moindre développement de chauvinisme dans nos rangs et le combattre vigoureusement dans la société. Or le mouvement ml en se centrant unanimement autour du mot d'ordre de « lutte anti-raciste », (c'est même le nom d'un journal ml), en substituant la lutte anti-raciste à la lutte anti-chauvine, a déjà commencé à capituler devant le chauvinisme.

### **Double attitude à l'égard de la petite-bourgeoisie**

L'attitude du mouvement ml à l'égard de la petite-bourgeoisie peut être résumée ainsi : dédain affiché de la petite-bourgeoisie au nom du culte du « pur mouvement ouvrier » et en même temps suivisme très réel à l'égard de ses illusions politiques, de ses tendances confuses et réactionnaires, des préjugés bourgeois que la petite-bourgeoisie charrie inévitablement.

La petite bourgeoisie est une classe continuellement soumise à des mouvements contradictoires, continuellement déchirée, ballotée, et un esprit métaphysique ne peut absolument rien y comprendre. Parmi les nombreuses contradictions qui la traversent, examinons celles qui ont été analysées de la façon la plus grotesque, ou escamotées.

Plus que tout autre classe la petite bourgeoisie peut être sujette à la rupture entre le subjectif et l'objectif : ainsi elle peut lutter violemment contre la bourgeoisie monopoliste (insurrection étudiante du 3 au 10 Mai 68, mouvement CID-UNATI, viticulteurs, etc.) tout en le faisant sous le drapeau des pires mots d'ordres réformistes ou réactionnaires. Devant de telles situations le mouvement ml a oscillé entre la position d'attaquer le mouvement de masse dans ce qu'il avait de sain, d'antimonopoliste, et celle de soutenir les mots d'ordre dans ce qu'ils avaient de bourgeois, de réformiste, de confus, etc. En 68, l'UJC condamnait les barricades au nom du « mouvement ouvrier », le PCMLF reprenait les mots d'ordre de « Pouvoir ouvrier, pouvoir étudiant, pouvoir paysan » dont il sera question plus loin. En 70 les rôles étaient inversés : le PCMLF condamnait les actions « aventuristes » de la petite bourgeoisie, la GP soutenait sa « révolte antiautoritaire ». De même la GP a soutenu sans principes les luttes des commerçants sous la direction du CID-UNATI. Pour le journal « Front rouge » (juillet 71, p.3) « prendre la direction (du mouvement lycéen) cela voulait dire y mettre beaucoup de forces et s'en tenir aux limites de ce mouvement petit-bourgeois de défense des libertés démocratiques ». Non camarades, si le prolétariat (ou son avant-garde) prend la tête d'un mouvement démocratique de la petite bourgeoisie, c'est précisément pour lui faire dépasser ses « limites » spontanées, pour le faire **avancer** et non le laisser sur place. On voit comme une position « de gauche » (méfiance vis à vis de la petite bourgeoisie) s'appuie sur une conception de droite : on ne peut que s'en tenir aux limites spontanées de ce mouvement. Que toute lutte de la petite-bourgeoisie soit spontanément ambiguë, que la bourgeoisie tente toujours de s'en approprier la direction, c'est un fait indubitable. Faut-il en déduire que le prolétariat doit s'en désintéresser, s'y opposer ? Au contraire, « Précisément en vertu du point de vue de classe il n'est pas permis à un social-démocrate de rester indifférent aux heurts entre n'importe quelle couche sociale et le gouvernement » (Lénine T5, p346).

Ces deux attitudes d'opposition-suivisme à l'égard de la petite-bourgeoisie sont opposées mais également unies :

toutes deux expriment l'essence de l'opportunisme, l'opposition au rôle dirigeant du prolétariat, l'opposition à la lutte pour faire triompher l'idéologie prolétarienne sur l'idéologie bourgeoise. Que le prolétariat se désintéresse des autres couches sociales, ne s'occupe que de « ses propres affaires », ou qu'il suive la petite bourgeoisie, le résultat est le même : il ne dirige pas la lutte révolutionnaire. Pas de révolution victorieuse possible.

Tactiquement l'unité de ces deux attitudes revient à ceci que nous avons déjà signalé : les ouvriers à l'usine (qu'on appelle « démocratique » la lutte à l'usine ne change rien à la chose), et la petite bourgeoisie mène des luttes démocratiques sans avenir ! Le léninisme fait exactement de la façon opposée l'unité de son attitude d'alliance-lutte avec la petite bourgeoisie : « Lutter contre ces courants (révisionnisme, « démocratisme », pacifisme) est une nécessité pour le parti du prolétariat qui doit arracher à la bourgeoisie les petits patrons qu'elle a dupés, de même que des millions de travailleurs placés dans des conditions de vie plus ou moins petites-bourgeoises » (Lénine T22, p209).

Dans toutes les couches intermédiaires entre le prolétariat et la bourgeoisie, il y a une continuelle scission de classe, un double mouvement vers le haut et vers le bas. Sans entrer dans les détails, c'est de ce point de vue que doit partir toute analyse de classe de la petite bourgeoisie. Or l'idée la plus répandue dans le mouvement ml, c'est qu'il y a un bloc monolithique dont le but est la « démocratie ». « La démocratie c'est précisément ce qui unifie les ouvriers et les couches non prolétariennes » (Cahiers prolétariens (GP-ex) p22). A cette assertion Lénine a déjà répondu : « Celles-ci (il s'agit du prolétariat et de la paysannerie) sont unies par le fait que l'appareil bureaucratique-militaire les opprime, les écrase, les exploite. Briser cet appareil, le **démolir**, tel est **véritablement** l'intérêt du « peuple », de sa majorité, des ouvriers et de la majorité des paysans pauvres et des ouvriers ; et sans cette alliance des paysans, telle est la condition première de la libre alliance pas de démocratie solide, pas de transformation sociale possible » (Lénine : l'Etat et la Révolution). Il s'agit là, bien sûr des intérêts objectifs de ces couches, pas de leurs idées spontanées. Mais il y a une différence plus que de nuances entre dire que la base de l'alliance est la « démocratie » ou la destruction de la machine d'Etat. Maintenant il y a aussi une couche nombreuse que ses intérêts objectifs place à mi-chemin entre la dictature du prolétariat et la dictature de la bourgeoisie. Certes le prolétariat doit utiliser toutes les luttes, en particulier démocratiques, toutes les circonstances politiques favorables afin de gagner ou de neutraliser ces couches afin d'isoler au maximum la bourgeoisie. Mais il ne faut en aucun cas faire de concession sur les principes, par exemple substituer, sous prétexte d'alliance, un programme démocratique bourgeois au programme de la dictature du prolétariat. Or n'avons-nous pas souvent vu cela au sein du mouvement ml ?

## **B. - LES PROGRAMMES REFORMISTES**

La période de 68 à nos jours, qui a vu l'extension du courant spontanéiste et suiviste est tout naturellement celle de la consolidation des programmes opportunistes. Nous avons déjà vu le lien interne existant entre ces deux phénomènes, à savoir que, comme l'a montré Staline, « ces falsifications du marxisme (la théorie de la spontanéité) ne servent qu'à cacher la nudité de l'opportunisme ». De quels programmes opportunistes s'agit-il ? Premièrement de ceux qui ont été avancés pendant le mouvement révolutionnaire de Mai-Juin 68, des mots d'ordre lancés par le mouvement ml pendant cette période. Deuxièmement, de ceux qui ont été avancés après juin 68, à savoir le programme de « Démocratie populaire fondée sur la Dictature du Prolétariat » de « l'Humanité Rouge », et celui de lutte pour une « nouvelle démocratie » lancé par la « Gauche Prolétarienne ».

Tous ces programmes, dans leur ensemble, sont opposés à la révolution prolétarienne et à la dictature du prolétariat. Ce ne sont que des programmes de la démocratie petite bourgeoise, des refontes à la mode du programme fondamental du révisionnisme. Dans l'étude de la période de fondation du mouvement ml nous avons fait ressortir la base idéologique de ces programmes, incapables de se démarquer jusqu'au bout du révisionnisme. Mis à l'épreuve de la pratique en Mai-Juin 68 le mouvement ml n'a pu que refléter passivement le démocratisme de la petite bourgeoisie c'est-à-dire se soumettre à l'idéologie bourgeoise. La petite bourgeoisie se fixe comme but la conquête de la « démocratie » ; elle est incapable de discerner jusqu'au bout le caractère de classe de la démocratie, incapable de comprendre que dans un pays impérialiste-capitaliste la démocratie ne peut être qu'un instrument de la dictature bourgeoise ou un instrument de la dictature du prolétariat. En se fixant comme but la conquête de la démocratie, elle en arrive inévitablement à se détourner ou à s'opposer à l'accomplissement d'une tâche déterminée à l'égard de l'Etat à savoir destruction de l'appareil d'Etat et création d'un nouveau type d'Etat, celui de la dictature du prolétariat. Ecrasée par la puissance de l'Etat bourgeois, incapable de le combattre par ses propres forces, elle considère que tout ce qui concerne l'Etat est foncièrement

mauvais, elle est Incapable de subordonner ses intérêts immédiats à la destruction de la machine d'Etat bourgeoise, et n'accepte pas de voir la « démocratie pure » la « démocratie pour tous » ravalée au rang de simple accessoire de la dictature d'une classe ou d'une autre. Son mot d'ordre peut être ainsi résumé : « Démocratie pour tous, démocratie tout de suite ». Ainsi les deux attitudes politiques de la démocratie petite bourgeoise qui se sont manifestées en Mai-Juin 68, sont le réformisme et l'anarchisme. Elle n'a cessé d'osciller entre ces deux attitudes et de les prendre simultanément. D'une part faire immédiatement la révolution dans l'université, réformer de fond en comble l'université, sans se soucier de l'accomplissement des tâches de la révolution à l'égard de l'Etat, de la question du pouvoir : cela c'est l'attitude réformiste ; d'autre part, sous l'effet de la révolte étudiante et de la grève générale, elle a sombré dans l'illusion purement anarchiste qu'un refus général de l'autorité de la bourgeoisie par le peuple signifiait la mort, la paralysie ou l'extinction de l'Etat bourgeois. « L'Etat bourgeois est à bout de souffle, il suffit de le pousser pour qu'il tombe » ou « il y a vacance du pouvoir ». Ce mythe de « la vacance du pouvoir » n'a pas été seulement propagé par Cohn-Bendit mais par le ml Glucksman : « Les travailleurs et les étudiants avaient le pouvoir dans les mains » (stratégie, p.17) et le PCMLF lui-même dans un communiqué du 28 Mai 68 déclarait finement : « Le pouvoir bourgeois **n'existe plus que** par l'intervention ou la menace permanente de ses forces de répression », comme si la force de répression n'était pas en général la « partie constitutive principale » de l'appareil d'Etat. « En face de lui se développe le pouvoir populaire révolutionnaire des ouvriers... des étudiants » poursuit le PCMLF. Un pouvoir populaire sans fusil ni cartouche ? Et dès lors, poursuivent nos utopistes, plus besoin de dictature du prolétariat, puisque nous sommes la majorité ; organisons la vie nouvelle, organisons la démocratie ; tel est le contenu de cette illusion. Cette attitude signifie également abandon des tâches de la révolution à l'égard de l'Etat, de la question du pouvoir. Elle signifie aussi hostilité à l'égard de la dictature du prolétariat. Ainsi, elle n'est que l'envers de l'attitude opportuniste, elle n'est qu'un masque de carnaval de l'opportunisme petit-bourgeois. Le mot d'ordre typique de cette démocratie petite bourgeoise est, on l'a dit : « Pouvoir ouvrier, pouvoir paysan, pouvoir étudiant ». « Prenons le pouvoir à la base » (et l'Etat bourgeois, devant ce refus général d'autorité s'écroulera tout seul). Le groupe opportuniste de Jurquet ne fut capable que de reprendre et de propager servilement ce mot d'ordre propre aux illusions de la petite bourgeoisie (communiqué PCMLF 20 mai 1968). Quant au groupe opportuniste qui dirigeait à l'époque l'UJC et publiait la Cause du Peuple, il ne fit pas mieux : lui aussi, dans son programme de front populaire, considérait que la grève générale et le soulèvement populaire suffisaient à paralyser l'Etat bourgeois ; et sous ce prétexte, derrière cette illusion anarchiste, il substituait aux tâches de la révolution prolétarienne et à l'instauration de la dictature du prolétariat, une évolution progressive, sans bonds, une transformation sans effort de la démocratie bourgeoise en « démocratie populaire » (notion vague dont l'ambiguïté est sciemment entretenue), de l'armée bourgeoise en armée populaire, de l'Etat bourgeois en assemblée populaire constituante (comme si un Etat pouvait se transformer... en assemblée). Quant à la dictature du prolétariat, elle est purement et simplement liquidée. En effet, à quoi bon la dictature, nous sommes la majorité du Peuple ; il ne reste qu'une infime poignée d'exploiteurs qui sera anéantie d'un seul coup, il ne reste qu'à organiser la démocratie, la démocratie pour tous. Bref, c'est à 100 % le programme du traître Kautsky pourfendu par Lénine dans « La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky ». Glucksman donne un concentré de ces idées dans son œuvre (p.106) : « Dans une société mure pour le socialisme, la progression de la révolution et la mise en œuvre du dépérissement de l'Etat vont de pair... un mouvement révolutionnaire n'a pas besoin d'organiser un second appareil d'Etat, sa tâche ne consiste pas à diriger mais à coordonner en réseau ces centres autonomes ».

Nous ne pouvons ici faire une réfutation plus détaillée de tous ces programmes (cf autre brochure), mais leur essence est claire : liquidation de la stratégie de la révolution prolétarienne, liquidation du rôle dirigeant du prolétariat dans la révolution, liquidation des tâches de la dictature du prolétariat, et cela va de soi liquidation de la direction du parti communiste car il n'est pas besoin d'un parti du prolétariat pour protéger la démocratie bourgeoise.

En 1969, la même direction du PCMLF qui avait par le passé, parlé de la révolution en 2 étapes, d'assemblée constituante, de triple pouvoir, etc., publie un texte imposant pour défendre le mot d'ordre « En avant pour une démocratie populaire fondée sur la DDP ». Ce texte est rempli d'acrobaties théoriques, de citations ml, tant il est vrai, comme disait Lénine « qu'on ne peut prendre l'opportunisme au piège d'aucune formule ; l'opportunisme, comme le caméléon sait se déguiser de mille manières ». Mais examinons le fond de ce texte :

Ce mot d'ordre est, dit-on « une approche de la forme politique de la dictature du prolétariat en France » (p.3) Qu'y a-t-il en France ? Il faut gagner la petite bourgeoisie : « Associer les masses au nouveau pouvoir en leur permettant d'y prendre une place est absolument nécessaire si on veut se faire des alliés de la petite bourgeoisie

après la prise du pouvoir » (p.39). Toute cette ligne est concentrée dans un titre de paragraphe (p.37) : « Le rôle dominant du prolétariat dans l'Etat (la DDP) ». Avec la même logique, n'importe quel bourgeois vous enchaînera les sophismes du genre : « En France le gouvernement est responsable devant une assemblée élue par le peuple, donc le peuple partage le pouvoir avec la bourgeoisie ». Or toute l'expérience historique en France nous enseigne que ou bien l'Etat est celui de la Dictature de la bourgeoisie, et (même si tout le monde a le droit de vote) il sert à consolider la domination de la bourgeoisie dans la société, ou bien l'Etat est celui de la DDP, il sert à renforcer la domination du prolétariat, à édifier le socialisme. Car précisément dans le but de gagner la majorité de la petite bourgeoisie, et de s'en faire une alliée, le prolétariat ne doit pas lui donner le pouvoir ; en effet la petite bourgeoisie en tant que classe, est la base du capitalisme, c'est l'échange marchand et la petite production, l'arrivisme et le bureaucratisme. Lui donner du pouvoir, c'est donner le pouvoir à la bourgeoisie, désorganiser la DDP, et finalement, non pas la gagner, mais l'éloigner du prolétariat. Cette ligne révisionniste de partage du pouvoir avec la petite bourgeoisie, c'est-à-dire en fait avec la bourgeoisie est tout à fait liée avec l'autre thèse révisionniste qui dit : d'abord la démocratie populaire pour en venir ensuite à la DDP, ou démocratie populaire première forme, forme concrète de la dictature du prolétariat ; comme s'il pouvait y avoir une « révolution authentiquement populaire » comme disait Marx, sans destruction immédiate de la machine d'Etat bourgeois et instauration de la dictature du prolétariat, comme si la révolution n'était pas le premier acte de dictature. Ainsi est toujours laissée la voie du « passage pacifique » révisionniste et autres formes d'évolutions pacifiques sans heurts et sans efforts. Bien sûr, les paysans participaient en plus grand nombre dans les soviets que les ouvriers (du fait seulement de leur importance numérique dans la société), cela signifie-t-il que le pouvoir des soviets était partagé, que le pouvoir d'Etat était partagé ? Seul le crétinisme parlementaire peut amener à pareille conclusion. Les soviets étaient justement l'instrument privilégié du prolétariat pour mettre sous son influence, arracher à la bourgeoisie, par la méthode démocratique, la masse paysanne pauvre. Mais déduire de la direction du prolétariat dans les soviets, le « rôle dominant du prolétariat dans l'Etat » c'est ne rien comprendre au problème de l'Etat. Kautsky disait lui-même « Jamais (la victoire du prolétariat) ne peut mener à la destruction de l'appareil d'Etat, il ne peut en résulter **qu'un certain déplacement du rapport des forces à l'intérieur du pouvoir d'Etat** » (cité par Lénine dans l'Etat et la Révolution, p.147) ; c'est ce que les révisionnistes appellent actuellement « changement de régime » ou plus précisément « démocratie avancée... ». Sur ce problème, l'astuce révisionniste consiste à réviser la notion marxiste de « domination d'une classe dans la société » (ce qui signifie, dictature, pouvoir sans partage), en la transformant en « domination d'une classe dans l'Etat » ce qui implique évidemment partage du pouvoir. Ce qu'il faut comprendre, c'est que cette conception de l'Etat escamote complètement la destruction violente de la machine d'Etat bourgeoise, la continuation de la révolution. Dans ces conditions, les allusions à la violence dans le programme du PCMLF (p.28) ne sont qu'une caution de gauche du révisionnisme ; il ne s'agit nullement d'une violence centrée sur la destruction de la machine d'Etat ; de même, les allusions à la destruction de la machine d'Etat ne sont que formelles<sup>1</sup>. Si on recolle ces deux bouts : le « rôle dominant du prolétariat dans l'Etat » et pas de destruction de l'Etat bourgeois, on retrouve le programme Kautskyste, révisionniste : le prolétariat doit tenter de dominer dans l'appareil d'Etat actuel ; qu'il « s'appuie sur la violence » ne change pas le fond du problème.

Deuxième conséquence, le rôle dirigeant du parti du prolétariat, comme élément constitutif de la DDP, est escamoté. « Expliquer aux masses que leurs soviets doivent prendre le pouvoir, que leur avant-garde, le parti du prolétariat révolutionnaire doit diriger le combat, voilà ce qu'est la DDP » (Lénine : notes d'un publiciste). Voilà ce qu'oublie le groupe dirigeant d'HR, conséquence logique d'assimiler la question de l'Etat à « Qui participe à la vie démocratique, a des représentants aux organes du pouvoir » (p.35).

Pour faire passer leur théorie de partage du pouvoir les néo-révisionnistes sèment une confusion systématique entre la question des alliances de classes qui sont non seulement possibles mais nécessaire dans certaines conditions pour le prolétariat, et le problème du partage du pouvoir auquel le prolétariat doit s'opposer par principe. « Notre parti n'a pas permis le partage du pouvoir avec les éléments de la bourgeoisie, fut-elle libérale..., à l'époque et aux moments propices, le Parti fit appel à tous, il leur tendit la main, bien plus, grâce à son appui quelques-uns d'entre eux furent élus députés, c'étaient des actions tactiques justes, nécessaires, mais le parti n'en fit pas une stratégie, il n'en fit pas non plus sa ligne politique et idéologique » (Enver Hodja, discours p.43).

<sup>1</sup> Le caractère formel de ce genre de déclarations est avoué crûment par l'HR N°109 p.12 qui dit à propos de la loi Marcellin : « Sera déclarée illégale toute organisation ayant dans ses statuts la révolution prolétarienne armée même si cette clause n'a qu'un caractère stratégique ». On ne voit pas pourquoi Marcellin aurait moins peur de la révolution que d'une violence non révolutionnaire ; à moins qu'il faille lire « même si cette clause n'est qu'une clause de style ».



Lénine aussi a établi une nette distinction entre l'alliance ouvrier-paysan et la question du pouvoir de la dictature du prolétariat : « Si l'on oublie que du point de vue de la classe ouvrière, l'accord (entre le prolétariat et la paysannerie) n'est admissible, normal et possible sur le plan des principes que dans le cas où il soutient la dictature de la classe ouvrière et constitue une des mesures tendant à abolir les classes, la formule d'accord est défendue par tous les ennemis du régime soviétique... » (Lénine T32, p.432). Il est clair que quiconque, comme HR, sème la confusion systématique, entre la question des alliances tactiques de classe, ou même les alliances stratégiques, et la question de la dictature d'une seule classe, ne fait en réalité qu'attaquer la dictature du prolétariat, fait un travail de révisionniste.

Quant à la CDP, après avoir mené une grande campagne pour les méthodes violentes de lutte « contre les patrons et les flics » elle a abouti à l'écueil qui guette tout suiviste : lorsque les ouvriers ont effectivement durci leurs luttes économiques, pratiqué les séquestrations, les « lessives », etc., en grande partie, d'ailleurs, indépendamment de l'influence de la CDP (en Mai 68 les formes « dures » de lutte ont jailli spontanément) la CDP n'avait plus rien à dire, ne « stimulait » plus rien et se révélait plus clairement suiviste. Ajoutant à cela les innombrables bourdes tactiques dues au subjectivisme qui dominait tous ses militants par la faute principale de leurs chefs, la CDP s'est retrouvée isolée et à deux doigts de la liquidation. Elle a trouvé le « salut » en franchissant encore un degré dans la trahison du marxisme : ce qui a été pompeusement baptisé « le grand tournant stratégique » ou « après avoir gagné la gauche, conquérir le centre ». En fait elle n'avait rien gagné du tout et elle n'a que plus sombré dans le suivisme en proposant pour tout potage un « programme... » de luttes économiques et une apologie de la démocratie bourgeoise. Le texte « Cahier prolétarien de janvier 71 » a au moins sur le texte de HR le mérite de la franchise : la dictature du prolétariat y a totalement disparu sans doute ravalée au rang de « marxisme ossifié ». La ligne est de conquérir de l'intérieur de la société bourgeoise « La démocratie nouvelle », « En prenant sous la direction du prolétariat la démocratie ancienne qui était sous la direction de la bourgeoisie » (p.23). Ensuite, « Nous allons détruire la classe capitaliste d'une manière telle qu'elle ne relèvera plus jamais la tête » (p.24) (thèse anarchiste bien connue). Dans ces conditions il n'y a clairement plus besoin d'une quelconque dictature sur les exploités. Il reste des « anciens bourgeois qui auront les mêmes libertés que les autres » (p.24) et se plieront miraculeusement à la « démocratie nouvelle ». Bref, un programme ouvertement démocrate bourgeois, où l'on se préoccupe beaucoup des libertés des bourgeois et pas du tout de la dictature qui pèsera sur eux, c'est clairement la trahison ouverte explicite de tout ce qui fait du marxisme une théorie révolutionnaire. L'évolution de la CDP doit servir de leçon aux camarades qui refusent de combattre les manifestations les plus subtiles de spontanisme : **une fois que le spontanisme est solidement dans la place, a réussi à effacer le souvenir même des principes, à rendre honteuse l'étude du marxisme-léninisme et la référence aux principes ml, l'évolution devient rapide et irréversible vers la trahison totale et définitive du marxisme-léninisme.**

### 3. LA LUTTE ENTRE LES DEUX LIGNES ET L'EDIFICATION DU PARTI

#### A. - LES MOUVEMENTS DE CRITIQUES LES SCISSIONS, LEURS ECHECS

Depuis Mai 68, le mouvement a connu de nombreuses « crises », bouleversements, critiques, scissions. C'est la forme antagonique qu'a prise la lutte entre les deux lignes qui a existé objectivement (car cette lutte existait même si elle n'est pas dirigée par un centre prolétarien, même si ses acteurs n'en ont pas encore conscience). L'échec de ces mouvements, c'est-à-dire le fait qu'ils aient abouti, non à l'édification d'une fraction prolétarienne au sein du mouvement ml et à la destruction de la ligne bourgeoise, mais au contraire, à des scissions en cascade, à l'éparpillement, à la multiplication des groupes opportunistes, cet échec montre qu'au cours de toutes ces crises l'opportunisme n'a jamais cessé de dominer. Plus précisément c'est l'opportunisme de droite qui a sans cesse dominé et on a assisté à un mouvement pendulaire de la masse des militants entre HR (ou des formes proches) et de la CDP (ou des formes proches). Le dogmatisme, contre-courant « de gauche », (c'est-à-dire l'incapacité à appliquer le marxisme léninisme aux conditions concrètes, la manie de calquer telle ou telle tactique ml isolée de son contexte) est resté l'aspect secondaire de l'opportunisme et a toujours servi de caution « théorique » à l'opportunisme de droite même au sein de groupes réputés « dogmatiques » tels que « Ligne rouge ». A dire vrai on traitait de dogmatique quiconque tentait de s'appuyer sur les principes ml. Or ce n'est pas mal faire mais bien faire que de s'appuyer sur les principes ml. Ce n'est pas cela le dogmatisme.

Il est important d'examiner le déroulement de ces crises, les causes immédiates de leur échec, afin d'en tirer les leçons pour mener à bien, maintenant, la lutte contre l'opportunisme. C'est une question complexe et qui nécessite une analyse sérieuse de la part de tous les camarades désireux de combattre l'opportunisme, mais on peut dès maintenant faire les remarques suivantes.

Ces crises ont éclaté lorsque les manifestations de l'opportunisme de tel ou tel groupe devenaient trop flagrantes, que la masse des militants était amenée à se révolter : par exemple opposition ouverte aux mouvements de masse (Mai 68 pour l'UJ, mai 70 pour l'HR), paralysie bureaucratique quasi complète et passivité extrême (HR 70) etc.

Mais de tels mouvements de révolte ne peuvent aboutir que si la critique est dirigée par un centre prolétarien. Des groupes ont tenté de jouer ce rôle (« Toulouse », Ligne rouge, Ivry, etc.) et ont objectivement joué un rôle dirigeant dans certaines phases de ces mouvements de critiques, puis ils ont été « dépassés par les événements » et n'ont pu accomplir le but qu'ils s'étaient fixés. Quelle est la raison de cet échec ? Une enquête approfondie est nécessaire mais il semble que les raisons suivantes aient joué un grand rôle : ces groupes, eux-mêmes dominés par l'opportunisme, (sous des formes plus subtiles) alliaient le manque de fermeté face aux « courants à la mode » dans le mouvement et le plus grand subjectivisme dans les analyses. Dans la plupart des cas, ces groupes ne faisaient que la moitié du chemin, ce qui signifie rester dominés par l'opportunisme. Ainsi le « centre provisoire » se référait au congrès de Puyricard et ne parvenait pas à en faire la critique. Ligne rouge (juillet 69) pensait qu'une fois réfutée la révolution en deux étapes et le « front uni » de HR (fort mal réfuté d'ailleurs) on avait extirpé l'essentiel de la ligne révisionniste et que « les erreurs spontanéistes sur l'unification des ml... sont à traiter comme des contradictions au sein du peuple » (p.3) ce qui les amenait à une grave erreur d'appréciation sur le groupe « Vive le communisme ». En fait, LR se laissait entraîner comme fétu de paille dans la « mode spontanéiste » qui a sévi en 69 dans le mouvement ml et s'orientait clairement vers l'activisme et le praticisme si puissant aujourd'hui dans « Ligne rouge - le prolétaire ». Ces groupes restaient prisonniers du mouvement de balancier signalé plus haut entre HR et UJ-CDP sous la forme suivante : ils proclamaient à tour de rôle et sur des critères parfaitement subjectifs l'un ou l'autre de ces mouvements « l'ennemi principal » et versaient dans l'opportunisme à l'égard de l'autre. Ils alliaient l'opportunisme à l'égard des lignes bourgeoises dans le mouvement et le sectarisme à l'égard de militants influencés par l'opportunisme, mais honnêtement révolutionnaires.

Tous ces groupes, incapables de déclencher l'offensive contre l'opportunisme sur tous les fronts, dominés eux-mêmes par l'opportunisme, proclamaient inmanquablement que sur la base de leurs idées du moment « le centralisme est nécessaire pour élaborer la ligne » c'est-à-dire qu'ils proclamaient avoir mis suffisamment d'ordre dans le domaine de l'idéologie pour pouvoir entreprendre l'édification organisationnelle. Comme ils étaient

encore dominés par l'opportunisme ces organisations ne pouvaient que subir de nouvelles crises, et en l'absence de direction prolétarienne elles scissionnaient à leur tour selon les mêmes lois que tout le mouvement ml, c'est-à-dire en s'émiettant.

Ces groupes ne maîtrisaient pas le marxisme-léninisme mais s'accrochaient à 2 ou 3 principes isolés qu'ils défendaient contre leur abandon généralisé dans le reste du mouvement (la révolution en une étape, la direction nécessaire d'un parti communiste, l'importance de la conscience marxiste-léniniste, etc.). Or ces principes sont extrêmement importants et il est parfaitement juste de les défendre comme la prunelle de nos yeux. Mais quand on ne maîtrise pas le marxisme-léninisme, qu'on n'arrive pas à l'appliquer à la réalité, on verse inévitablement dans une défense purement verbale de ces principes. Au lieu de les défendre par l'argumentation qui éduque les camarades en éclairant la réalité à l'aide du marxisme-léninisme, on verse dans la répétition stéréotypée de phrases, dans le style dogmatique. Sous ce rapport-là, il est juste de dire que ces groupes étaient dogmatiques, à condition de voir que le dogmatisme ne résidait pas dans la référence aux principes mais dans leur assimilation insuffisante du marxisme-léninisme, car ils étaient dominés eux-aussi par l'opportunisme.

C'est pour cette raison que ces groupes ne surent pas lier la critique de principe au bilan de l'expérience pratique du mouvement ml et de la lutte de classe du prolétariat en France ; au moment même où la masse des militants cherchaient à comprendre le mouvement de Mai et la cause de leurs erreurs monstrueuses (mais cherchaient la solution en dehors du marxisme-léninisme) ces groupes parlaient de principes mais n'arrivaient pas à éclairer les leçons de la lutte de classe (Mai, par exemple), de la lutte entre les deux lignes en France. Peut-on concevoir un « centre prolétarien » incapable d'élever le niveau de compréhension de la réalité à l'aide du marxisme ?

Ne maîtrisant pas la méthode du matérialisme dialectique et du matérialisme historique, ces groupes ne parvinrent pas à la compréhension de l'essence de la lutte entre les deux lignes. En particulier ils s'obstinaient à considérer de façon mécanique la lutte entre les deux lignes, la réduisant à la lutte entre deux mots d'ordres, entre deux tactiques. Ils ne surent pas comprendre que le principe « un se divise en deux » s'applique au sein même de l'opportunisme, ce qui explique que l'opportunisme s'estompe sous une forme précise pour réapparaître sous une autre, se divise en courants jumeaux qui semblent irréductiblement opposés, chassé par la porte, rentre par la fenêtre, etc. Si par une analyse superficielle de l'opportunisme, s'en tenant aux apparences, ou à une « démarcation principale » déterminée subjectivement, on attaque un courant en laissant se développer un autre courant opportuniste important, ou bien on critique un point en laissant un grand nombre de problèmes dans l'ombre, ou bien on développe une critique unilatérale qui embrouille les idées plutôt que de les éclaircir, ou bien on se satisfait d'une reconnaissance formelle d'un principe ml sans vérifier la profondeur de l'accord ; bref si on bouche une « voie d'eau » et on laisse l'opportunisme pénétrer par neuf autres « voies d'eau », on finit certainement par se noyer dans l'opportunisme. Pour faire une analyse correcte de l'opportunisme il n'y a pas trente-six moyens : il faut appliquer le principe fondamental du matérialisme dialectique, « un se divise en deux » et le point de vue fondamental du matérialisme historique, le point de vue de l'analyse de classes.

Pour la masse des militants les choses se présentaient ainsi : lors du déclenchement de ces « mouvements de critique » un grand désir d'étude du marxisme-léninisme se manifestait, provoqué en particulier par les textes polémiques des groupes dont nous venons de parler. Mais étudier sans direction, cela mène inévitablement à étudier à tort et à travers, à retenir des points de vue partiels unilatéraux ; on croyait, par exemple, que pour ne pas être économiste il suffisait de parler « de politique aux ouvriers » et on était prêt à repartir dans une agitation politique trade-unioniste. Bref, ayant passé beaucoup de temps à étudier mal, au petit bonheur, n'en retenant qu'un marxisme étrangement défiguré, on se faisait à nouveau assaillir par l'appel du travail pratique, de l'agitation. En effet, faute de lutte idéologique conséquente, il ne faut pas oublier que le mouvement était resté dominé et littéralement intoxiqué par les diverses théories de la spontanéité, le culte d'un obscur travail spontanéiste parmi les masses, le rejet de toute lutte idéologique, des débats et des polémiques d'ordre général ; bref le culte du mouvement spontané, et un étroit praticisme comme si toute pratique se reflétait mécaniquement et sans effort dans notre cerveau sous forme de théorie juste et comme si la stratégie et la tactique révolutionnaire n'étaient pas des problèmes à résoudre. Le président Mao a critiqué en ces termes cette tendance : « ils s'inclinent devant l'expérience et dédaignent la théorie si bien qu'ils ne peuvent embrasser le processus objectif dans son ensemble, n'ont ni clarté d'orientation, ni vaste perspective et s'enivrent de leurs succès occasionnels et de leurs vues étroites ». A la suite de quoi les faux marxistes, les opportunistes « les subjuguèrent et les asservirent ». La majorité des militants avaient pris l'habitude de considérer que les questions de ligne étaient résolues au-dessus d'eux et que la seule activité pratique immédiate pouvait sans effort leur

fournir l'orientation et les moyens de contrôle sur les lignes politiques et de travail. Aussi même lors des crises et des scissions ils se refusaient à s'élever au niveau de la théorie, à étudier les lois de la lutte entre le marxisme-léninisme et l'opportunisme dans les conditions concrètes et tout en croyant « rectifier à 100% » les erreurs passées, ils se laissaient subjugué par telle ou telle autre variante du spontanéisme, de l'opportunisme. Dans la période actuelle de scissions et de flottements les diverses théories de la spontanéité sont les meilleures alliées des chefs opportunistes car elles rejettent la lutte idéologique active, la lutte entre les deux voies et les deux lignes. On déclare que si le mouvement n'est pas parvenu à élaborer une ligne juste c'est qu'il n'a pas encore assez de pratique, pas assez de liens avec les masses, qu'il est composé de petits bourgeois et qu'il n'est pas assez prolétarisé. Aussi l'heure n'est pas aux vastes querelles théoriques, l'heure est à la pratique d'où sortiront par miracle, plus tard, vues claires, perspectives d'ensemble et base ouvrière. Aussi on rebâtit à la sauvette une ligne de travail économiste fondée sur l'activité de groupes locaux et artisanaux qui réclament à cor et à cri leur autonomie. On se désintéresse de l'ensemble du mouvement (même si on dispose d'un journal cela ne change rien à l'affaire) on s'occupe de ses seules petites affaires, de son petit groupe plein d'excellentes qualités. On a une petite région pour s'implanter, entre soi au moins, il n'y a pas de « vaines querelles abstraites », on se place facilement sous l'autorité de quelque idéologue original : que faut-il de plus ? Ainsi on laisse le terrain libre aux chefs opportunistes, et d'autre part, chacun dans son coin, on recrée une forme originale de la ligne générale opportuniste. C'est ainsi que, suite aux deux scissions de 68 et de 70, de nombreux groupes opportunistes, spontanéistes et localistes se sont formés, et de concert avec les deux principaux groupes opportunistes, maintiennent l'ensemble du mouvement ml dans son état arriéré, passif.

Répétons-le encore une fois, les théories de la spontanéité nient la théorie matérialiste dialectique de la connaissance, le bond de la pratique à la théorie puis de la théorie à la pratique ; elles s'opposent à la lutte idéologique active, elles nient l'existence de la lutte entre les deux voies, les deux lignes au sein du mouvement ml. Elles sont la base logique, le fumier sur lequel se développe le courant général de l'opportunisme, la trahison générale et systématique des tâches de la révolution en France. Répétons encore une fois que les multiples groupes « autonomes » ne sont autonomes qu'entre eux sur le plan organisationnel, mais ils ne sont nullement « autonomes » à l'égard du courant général de l'opportunisme dans nos rangs, ils en font partie intégrante. Toutes les tares congénitales du mouvement que nous avons évoqué ci-dessus fleurissent librement et sont même renforcées par le travail local et artisanal (y compris les groupes disposant d'un journal « central »).

Travail pratique selon le mot d'ordre « les travailleurs doivent s'organiser eux-mêmes » (sans le marxisme-léninisme) « pour la lutte » (pour quelle lutte ?). L'agitation est privilégiée sur la propagande, et en fait d'agitation il ne s'agit que d'une plate agitation économique ou d'une dénonciation démocrate de la « répression ». Rabaissement opportuniste de toutes les tâches communistes au nom de la spontanéité ; théories de l'autonomie de tel ou tel mouvement, théorie des stades de la prise de conscience, de « la première révolte », théories des couches « surexploitées du prolétariat », théories « la politique c'est la vie quotidienne ». Localisme qui découle du désintérêt des questions d'ensemble, du manque de confiance dans le reste du mouvement, de l'esprit d'indépendance, de l'idée que la révolution vient de la somme, de la juxtaposition de luttes locales pour les intérêts immédiats. Attitude qui a pour conséquence de rejeter toute lutte idéologique active, tout débat politique, comme si ces pratiques locales, économistes, sans perspectives d'ensemble, incapables de rattacher le menu travail quotidien à un plan, une ligne, une lutte révolutionnaire d'ensemble, pouvait produire autre chose que l'opportunisme qui domine déjà dans le mouvement.

De même d'après les idéologues de ces multiples groupes indépendants, le parti communiste s'édifiera spontanément lorsque la « pratique » aura plus avancé (mais la pratique ne pourra plus avancer sans théorie révolutionnaire), que le mouvement aura une base prolétarisée (mais le mouvement n'aura jamais une telle base s'il ne se place pas sur le programme et la ligne marxiste-léniniste de la révolution prolétarienne en France), ou que « le prolétariat prendra lui-même cette tâche en main », comme si le prolétariat, sans travail systématique de pénétration du marxisme-léninisme, sans organisation de sa lutte politique indépendante, pouvait prendre en main autre chose que sa lutte immédiate et faire autre chose en fin de compte que se soumettre au révisionnisme, ou aux divers courants du réformisme et de la démocratie bourgeois.

C'est ainsi que ces multiples groupes « autonomes », ces multiples tendances ou fractions, ne font que contribuer, en même temps que les deux principaux groupes opportunistes (CDP et HR) à la liquidation générale et, peut-on dire, systématique de la tâche d'édifier un parti communiste authentique.

## B. - COMMENT LUTTER CONTRE L'OPPORTUNISME EN VUE DE L'EDIFICATION DU PARTI COMMUNISTE AUTHENTIQUE ?

La conclusion qui s'impose peut se formuler ainsi : la tâche immédiate principale du mouvement ml est l'édification d'un parti communiste marxiste-léniniste. Le maillon à saisir pour accomplir cette tâche est la lutte au sein du mouvement ml. La contradiction principale au sein du mouvement ml oppose les deux conceptions du monde, prolétarienne et bourgeoise, les deux lignes politiques, révolutionnaires ou réformiste- trade-unioniste, les deux tactiques : élaborer les bases idéologiques, politiques et organisationnelles du parti, ou pratiquer le culte du mouvement spontané, le suivisme, le praticisme et le localisme.

Mais voyons les principaux arguments que les camarades opposent habituellement à ces conclusions :

— « Il faut d'abord changer la base de classe du mouvement ». Mais la théorie ainsi que notre expérience prouvent que lorsqu'un groupe ml dominé par le spontanéisme, le révisionnisme ou plus souvent un mélange des deux, se dépense auprès ou même à l'intérieur d'une usine, il n'arrive jamais à se démarquer des révisionnistes ou des multiples groupes réformistes (« gauchistes » ou non) qui foisonnent partout. Les quelques « succès » qu'il pourra remporter en étant, par exemple plus actif que les autres, seront balayés à la première bourrasque. Il est évident qu'un groupe ne peut accumuler des forces ml avant d'être lui-même réellement, en théorie et en pratique, un groupe ml. Pour dire les choses autrement, il existe bien une contradiction entre la composition de classe actuelle du mouvement ml (composition principalement petite bourgeoise) et sa vocation de parti du prolétariat, mais cette contradiction est secondaire par rapport à la contradiction entre les deux lignes, sa solution est subordonnée à la victoire contre l'opportunisme.

— « Il faut d'abord développer la pratique ». Selon ces camarades la pratique est en retard sur la théorie, et donc la tâche principale est de développer la pratique. En réalité la pratique révolutionnaire n'arrive plus à se développer de façon conséquente à cause de la domination de l'opportunisme et ces camarades se retrouvent toujours devant cette tâche insoluble : développer la pratique en laissant tomber la lutte contre l'opportunisme. Le résultat inévitable est que plus le mouvement de masse, et plus le prolétariat conscient se développent et accèdent ou tout au moins veulent s'élever à la théorie, plus ces camarades se retrouvent à la remorque des événements. En fait la théorie selon laquelle la pratique retarde sur la théorie ou théorie de « la pratique arriérée » est du même type que la vieille théorie mécaniste et opportuniste des « forces productives arriérées » que le Président Mao a pourfendu dans « De la contradiction ». (Texte cité p.28 de ce texte). Nous sommes exactement dans la situation où « sans théorie révolutionnaire pas de mouvement révolutionnaire » où la « création et la propagation de la théorie révolutionnaire joue le rôle principal, décisif » où la pratique révolutionnaire, faute d'un bond dans le domaine de la théorie pour combattre l'opportunisme et donner de solides fondements théoriques à la pratique concrète de la révolution en France, ne pourra que dégénérer comme l'ont montré CDP et H.R. ainsi que VLR et d'autres. Les conditions créées par la pratique, par le développement de la situation objective, par le mouvement de masse exigent impérieusement que soient prises en mains les tâches de la lutte théorique. Nous avons vu un essor formidable du mouvement de masse qui a conduit à Mai 68. Nous avons actuellement le mûrissement de plus en plus perceptible d'une nouvelle période de crise aigüe de l'impérialisme, qui mettra inévitablement à nouveau à l'ordre du jour, de façon plus cruciale, la révolution prolétarienne. Déjà le mouvement de mai et les événements qui l'ont suivi ont révélé la position des diverses classes, leurs forces respectives et leurs caractères fondamentaux, ainsi que leurs caractéristiques momentanées. La trahison révisionniste ainsi que la variété des tendances idéologiques et des courants politiques, leurs luttes et leurs positions de classe, tout cela s'est révélé avec une grande force, tout cela constitue un matériau prodigieusement riche ; mais de tout cela il n'est rien résulté jusqu'à présent que la consolidation des courants opportunistes dans nos rangs. De plus l'état présent des luttes de classes en France doit être considéré comme un tout, avec toute l'histoire des luttes de classe en France depuis 150 ans que la France est entrée dans la période de la révolution prolétarienne. Ce n'est pas suffisant de dire qu'aujourd'hui la théorie retarde sur la pratique. En France on peut dire que depuis toujours la théorie retarde sur la pratique. Malgré la lutte de Marx et de Lénine l'opportunisme s'est taillé de longues périodes de domination sur le mouvement ouvrier, et il a toujours trouvé un terrain fertile dans le mépris de la théorie. Le prolétariat français a toujours fait preuve d'une initiative révolutionnaire extraordinaire, mais la bourgeoisie a pu conserver son pouvoir en un grand nombre d'occasions à cause de l'impréparation théorique du prolétariat ou, ce qui revient au même, à cause de la domination des

théories opportunistes, et il n'est pas besoin de montrer quelles pertes cela a causé à la révolution.

Des camarades nous disent : « la lutte théorique ne nous intéresse pas s'il ne s'agit que de répéter des pages de principes justes dans l'abstrait », et pensent que cela les dispense de cette lutte théorique. Mais c'est une erreur. Malgré le trésor théorique que nous ont légués Marx, Lénine et le Président Mao, nous qui prétendons être les héritiers du marxisme-léninisme en France, avons toujours été incapables d'étudier de façon tant soit peu complète et scientifique les lois du développement économique et de la lutte des classes, les lois de la lutte entre les deux lignes au sein du mouvement ouvrier et révolutionnaire. C'est précisément ce travail théorique qui nous incombe, cette théorie là qu'il nous faut ; c'est cette théorie, tirant le bilan de l'état présent des luttes de classes et de leur histoire comme un tout qu'il faut propager dans le prolétariat ; c'est sur elle qu'il faut se fonder pour que le prolétariat fasse triompher la révolution, et cette théorie n'a rien « d'abstrait ». Par contre ce sont bien les lignes et programmes opportunistes qui sont abstraits, parce qu'ils ne tiennent pas compte de la situation actuelle réelle des contradictions objectives de la société, parce que l'opportunisme est unilatéral dans l'examen des contradictions, qu'il est superficiel et qu'il s'en tient aux apparences de la société bourgeoise. Tout programme opportuniste de conquête de la « démocratie » est mille fois plus « abstrait » que le programme de la dictature du prolétariat, parce qu'il masque la question objectivement décisive, celle du pouvoir d'Etat, celle des tâches du prolétariat à l'égard de l'Etat. Qu'on ne vienne pas écouler cette camelote avec étiquette : « Ça c'est du concret, du tangible ». C'est faux à 100 %. Ceux qui font de la réclame pour la « pratique » ne le font pas pour développer réellement la pratique, c'est seulement une enseigne pour écouler l'opportunisme. Bien au contraire, sous l'influence de la théorie révolutionnaire la pratique ne peut que se développer. Seule la théorie révolutionnaire découvrant devant les larges masses du prolétariat la vue de sa mission historique, éclairée par son expérience passée, peut mobiliser toutes ses énergies ; au lieu de le confiner aux vues étroites de la politique pour « ouvriers » c'est-à-dire de la politique bourgeoise. Elever la lutte immédiate au niveau de la lutte politique, et la lutte politique jusqu'à la question décisive, celle de l'Etat, celle du pouvoir, c'est cela la voie du développement maximum de la pratique. Mais cela n'est possible qu'avec la théorie révolutionnaire. La pratique au cours de laquelle le prolétariat s'éduque et joue son rôle d'avant-garde embrasse tous les aspects de la vie sociale, toutes les manifestations de la lutte des classes de la société : le prolétariat ne peut prendre la tête de chaque lutte tactique contre la bourgeoisie et préparer ainsi la révolution que s'il est pénétré de son but final, que si toute la société actuelle et toutes les luttes actuelles sont éclairées par la théorie révolutionnaire. Il ne peut appliquer une tactique de lutte que s'il est guidé par une stratégie bien établie. De plus dans toute pratique de lutte des classes, le facteur décisif c'est la politique, « si ce n'est pas une politique juste, c'est une politique erronée, si ce n'est pas une politique consciente, c'est une politique inconsciente ». Pour développer la pratique il faut une politique ; il faut que la lutte politique révolutionnaire dirige toutes les autres formes de lutte. Si justement à l'heure actuelle la pratique du mouvement ouvrier reste dans un état embryonnaire, de révolte spontanée contre le révisionnisme, c'est qu'il lui manque une politique consciente. C'est cela que ressentent les ouvriers les plus conscients, tandis que si nous tournons le dos à cette aspiration des ouvriers conscients, ceux-ci ne pourront que se détourner de nous. Si au cours des dernières années nous sommes passés à côté de multiples occasions d'essor de la lutte politique révolutionnaire, de victoires sur le révisionnisme, ce n'est nullement en raison d'un quelconque caractère arriéré du mouvement de masse, du prolétariat, mais uniquement en raison du caractère arriéré de nos propres conceptions et de notre propre pratique. Aussi s'il faut un bond de la pratique à la théorie, ce n'est nullement pour se contenter d'une belle théorie ; mais pour effectuer le bond en retour de la théorie à la pratique, pour hisser la pratique au niveau des intérêts généraux et à long terme, pour effectuer un bond de la stratégie à une tactique consciente, et pour faire servir la tactique à la réalisation de la stratégie.

— Sous une forme proche, des camarades disent : « que chaque groupe applique sa ligne dans la pratique et les masses jugeront ». Cette thèse est gravement erronée. D'abord du point de vue philosophique, c'est une déformation grossière de la théorie marxiste de la connaissance : certes la pratique est en fin de compte le seul critère de la justesse d'une théorie, d'un plan, d'une analyse, etc. Mais à quoi servent précisément ces plans, théories, analyses si ce n'est à synthétiser le résultat de la pratique passée pour éviter de recommencer à chaque fois les mille et un tâtonnements du début ? Si on veut aller en Amérique, il est recommandé de s'appuyer sur les cartes et la boussole qui synthétisent l'expérience passée des navigateurs, plutôt que de se lancer à l'aveuglette avec l'intention de recommencer autant de fois qu'il le faudra. C'est précisément cette faculté théorique de l'Homme qui lui permet de s'attaquer à des problèmes d'une complexité telle qu'ils sont parfaitement insolubles ; autrement « ceux qui s'adonnent à la pratique sans la science sont comme le navigateur qui monte sur le navire sans gouvernail ni boussole » (Léonard de Vinci) Or la révolution prolétarienne n'est-elle pas un des problèmes les plus complexes, une des luttes, sinon la lutte, la plus difficile qui nécessite absolument pour être menée à bien

que le prolétariat se guide sur les résultats scientifiques du marxisme-léninisme ? De toute façon, même à supposer qu'un groupe local ait localement une pratique parfaite (cette hypothèse est bien sûr absurde), même dans ce cas, cela ne mènerait pas à la révolution si, partout ailleurs, l'opportunisme règne, et il ne faut pas s'imaginer que la simple magie de l'exemple généraliserait les résultats et les méthodes justes de ce groupe. Non, la lutte idéologique, seule, peut transformer le mouvement, et les camarades qui disent en substance « localement nous faisons du bon boulot » et qui se moquent du reste, ces camarades manifestent l'oubli des intérêts de la révolution dans son ensemble et de ce fait, il y a fort à parier que localement ils ne feront pas « du bon boulot ».

Cette attitude va en général de pair avec le plus souverain mépris de la théorie ml. Par exemple dans le journal « Le travailleur » n° 38, p.6, on peut lire un lecteur qui déclare que « aérer, désintoxiquer, cela change des potions philosophiques seulement bonnes à charmer l'oreille de nos prééminences intellectuelles ». Hé bien, croira-t-on qu'un journal « ml » ne songe même pas à répondre à ce lecteur qu'il y a philosophie et philosophie et que le matérialisme dialectique est une philosophie dont le prolétariat a absolument besoin pour son émancipation ? Il est faux de présenter la théorie comme le « péché mignon » des intellectuels. Toute action, de tout homme, qu'il soit ouvrier, intellectuel, ou même bourgeois, est guidé par des idées, par une conception du monde ; et si ce n'est pas celle du prolétariat, c'est celle de la bourgeoisie. Tout communiste, ouvrier ou intellectuel, doit s'efforcer d'acquérir un bon niveau théorique et politique, ce qui signifie étudier la théorie et s'efforcer de l'appliquer. Et il n'est pas vrai que les intellectuels qui sont gavés de théories bourgeoises auront plus de facilités dans ce travail que les ouvriers. En fait les difficultés seront différentes dans les deux cas et notre tâche est tout simplement de les surmonter dans les deux cas. Car le mouvement dans son ensemble doit résoudre les problèmes complexes de la révolution en France, et en plus, chaque groupe, chaque camarade doit résoudre les problèmes spécifiques dans son domaine d'action. Jusqu'à présent les groupes ml avaient systématiquement inversé ce qui est général à tous les communistes en France et ce qui est spécifique à chaque secteur : ils affichent un profond mépris pour les questions d'ensemble, les questions de ligne, les questions de principe, etc. et par contre, ils prétendent trouver une recette miracle et uniforme pour, par exemple, la tactique de lutte revendicative ; « des comités de base partout », « vive la CGT » et puis « tous à la CFDT » etc. Or, en face de la diversité des situations concrètes dans les entreprises, c'est précisément autre chose qu'il faut donner aux militants : les principes communistes du travail dans les masses, mettre en garde contre le danger permanent et universel de l'économisme, guider la propagande et l'agitation, donner une méthode d'analyse qui permette au militant d'appliquer une ferme politique de principe et la souplesse tactique nécessaire, et enfin quand cela devient possible, généraliser certaines expériences et prendre des mesures organisationnelles à large échelle. Oui, mais voilà, tout cela demande un effort, cela demande d'abandonner les préjugés sur la « théorie » et la « pratique ». Tout de même, nous parlons perpétuellement d'élever le niveau de conscience des masses et nous ne serions pas capables d'élever notre propre niveau ?

— Selon certains camarades, la particularité du prolétariat serait de préférer la pratique à la théorie. Cela est faux, et la bourgeoisie aurait vraiment tout avantage à une telle particularité. La particularité réelle et fondamentale du prolétariat est de lier la théorie à la pratique, de passer de la pratique à la théorie et de la théorie à la pratique. Certes cette particularité est relativement enfouie et camouflée en régime capitaliste, dont le développement tend à transformer les ouvriers en simples exécutants qui ne doivent pas « chercher à comprendre ». Mais même en régime capitaliste, l'avant-garde prolétarienne, qui concentre les qualités les plus authentiques du prolétariat, est capable de mettre en pratique avec un dévouement sans pareil la théorie scientifique la plus avancée, elle est capable de défendre, de propager et d'enrichir cette théorie à partir de sa propre pratique révolutionnaire, et ainsi d'entraîner les larges masses dans la tâche grandiose de transformer le monde. Dans un pays comme la Chine, où le prolétariat est émancipé, il démontre avec mille fois plus de puissance ses immenses capacités pratiques et théoriques. Liquidons au sein du mouvement ml cette dichotomie odieuse : la théorie aux intellectuels, la pratique aux ouvriers. Les ouvriers doivent se transformer en théoriciens, les intellectuels en praticiens, et tout communiste doit acquérir un bon niveau théorique et de bonnes capacités pratiques.

— « Entendu, diront certains, mais il ne faut pas trop pinailler ». Selon eux, il faut seulement critiquer les principales erreurs, mais ne pas entrer dans des nuances qualifiées de « byzantines ». Par exemple : « Trop de camarades jouent sur les mots et font de ces trois stades : répression, fascisation et fascisme un débat byzantin » (« Le travailleur » n° 3, p.1). Non camarades, ce débat n'est pas byzantin qui permet de distinguer la démocratie bourgeoise et le fascisme. Car si les communistes doivent mener la lutte contre le danger fasciste, ils doivent la

distinguer de la lutte pour la révolution prolétarienne et en même temps la subordonner à cette lutte. Si on ne réfléchit pas intensément à cette question au moyen des principes et si on ne fait pas une analyse concrète, on se trouve entraîné sur la pente savonneuse de la défense de la démocratie bourgeoise, et c'est effectivement ce que fait « Le travailleur ». Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce point, mais examinons un autre « pinaillage » : la question d'inscrire ces trois mots : « dictature du prolétariat » dans notre programme. Ces trois mots occupent une faible place sur le papier et pourtant l'expérience historique nous montre qu'autour de ces mots se sont déroulées des batailles d'une immense portée. On s'oppose sur un « mot » (Lénine contre Kautsky) et on se retrouve un jour des deux côtés de la frontière de classe, dans les deux camps opposés de la guerre civile révolutionnaire. D'ailleurs nous pourrions demander aux opportunistes : « Si ces mots avaient si peu d'importance pourquoi résistez-vous si vigoureusement contre eux, et quand vous êtes finalement contraints d'en accepter la formulation, vous efforcerez-vous tant à en vider le contenu ». Selon la loi de l'action et de la réaction, si la bourgeoisie oppose une forte résistance sur un point c'est qu'il est important pour le prolétariat. Autre chose : serait-ce pinailler que de demander aux camarades de ne pas semer systématiquement la confusion entre les batailles et les victoires tactiques, partielles, d'une part, et la guerre et les victoires stratégiques d'autre part ? 36 et 45 étaient en un sens des victoires tactiques du prolétariat, en un autre sens, de graves défaites stratégiques causées par l'opportunisme ; la question est de savoir quel est l'aspect principal, de ne pas propager le culte béat de ces périodes, mais au contraire d'expliquer pourquoi deux ou trois ans après la réaction revenait en force sans être inquiétée : parce que la bourgeoisie avait gardé le pouvoir. La machine d'Etat étant restée intacte à cause de la trahison révisionniste. Voilà des « pinaillages » qui tracent tout simplement la frontière entre la ligne révolutionnaire du prolétariat et la ligne contre-révolutionnaire de la bourgeoisie.

Mais quand nous préconisons l'étude du marxisme, il faut faire la différence entre les deux méthodes d'étude : la méthode scholastique, et la méthode dialectique qui considère que l'assimilation du marxisme est une lutte : lutte d'abord dans notre propre tête, contre les vieilles conceptions, ensuite une lutte contre les idées erronées des camarades et contre les campagnes des agents de l'ennemi infiltrés. Par exemple dans l'HN 17 est développée une conception de l'étude qui est scholastique, une étude « organisée selon un plan » et sans lutte. Or une telle étude ne peut remettre en cause la ligne ouvriériste de ce journal puisque précisément l'étude sera planifiée en fonction de cette ligne. « Par « éducation socialiste » terme que les « centristes » de tout l'univers emploient si fréquemment et si volontiers, il convient d'entendre, non la répétition pédante et doctrinaire des lieux communs du socialisme, dont tous sont lassés, et qui n'inspirent plus confiance à personne depuis 14-18 mais la divulgation constante des fautes des leaders et des erreurs du mouvement » (Lénine T30, p.365). Ce n'est certainement pas cette conception de l'étude que l'HN développe.

Mais beaucoup de camarades pensent que le développement de la lutte entre les deux lignes va accroître le sectarisme et la division, d'autant plus que des groupes dogmatiques développent une attitude réellement sectaire. Cela provient de ce que ni les camarades qui craignent la lutte entre les deux lignes, ni les dogmatiques qui « frappent sans merci » n'ont compris la nature de cette contradiction entre les deux lignes, l'identité et la différence que cette lutte présente par rapport à la lutte générale entre le prolétariat et la bourgeoisie.

Le marxisme nous enseigne que toute lutte dans le domaine des idées, est en fin de compte une lutte de classe, **subordonnée ou forme de la contradiction principale de la société**. Par exemple quand le « Prolétaire-ligne rouge » n°24 explique que le PCF représente les intérêts de l'aristocratie ouvrière et la CDP ceux des intellectuels petits-bourgeois, ils se trompent car toute ligne opportuniste, dans son essence, représente les intérêts de la bourgeoisie même si elle est soutenue et véhiculée par telle ou telle couche de la petite bourgeoisie ou même par une large couche d'ouvriers. La petite bourgeoisie a des velléités, des tendances spécifiques, mais elle est en définitive toujours dirigée soit par la bourgeoisie, soit par le prolétariat. Ainsi au sein du mouvement ml, la lutte entre les deux lignes est bien un reflet de la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie, même si momentanément des ouvriers défendent la ligne bourgeoise et des intellectuels petits-bourgeois la ligne prolétarienne. Bien sûr, dans l'ensemble, des ouvriers ont une propension plus grande à soutenir la ligne prolétarienne ; mais cette lutte entre 2 classes a un caractère spécifique par rapport à la lutte entre forces sociales dans la société. Ce caractère spécifique tient entre autre à ce que les ouvriers et autres ml qui défendent la ligne bourgeoise ne le font pas en fonction de leurs intérêts de classe, mais en fonction d'erreurs subjectives (à l'exception d'une poignée d'ennemis de classe infiltrés). Donc cette lutte a un double aspect : en tant que lutte entre 2 lignes, c'est une lutte entre ennemis et la plus grande fermeté est de rigueur. Mais en tant que lutte entre camarades qui défendent ces lignes, c'est une lutte au sein du peuple.



Cela veut dire qu'il faut être vigilant sur toute déviation par rapport au marxisme-léninisme, restaurer et défendre la pureté du marxisme en vue de l'appliquer, comme la prunelle de nos yeux, et garder une attitude fraternelle, « guérir la maladie pour sauver l'homme ». Cependant l'aspect principal aujourd'hui c'est la fermeté sur les principes.

## 4. CONCLUSION

Ce qui domine actuellement dans le mouvement ml c'est le courant général de l'opportunisme, qui conduit à la liquidation des tâches d'édification d'un parti communiste authentique, et, partant, à la liquidation de la révolution prolétarienne. Le courant général de l'opportunisme dans nos rangs, s'il n'est pas rapidement renversé, risque de convertir tout le mouvement qui se réclame de la pensée-Mao-Tsé-toung, en un appendice des partis petit-bourgeois, en une aile gauche du réformisme et de la démocratie petite bourgeoise, c'est-à-dire en une aile gauche et appendice de la bourgeoisie. Il fait obstacle à la lutte à mener contre le révisionnisme moderne, ainsi qu'à la lutte contre les autres courants réformistes, trotskystes ou anarchistes ; il entrave l'organisation de la lutte indépendante du prolétariat, et ainsi est incapable d'aider le prolétariat à prendre la tête des larges masses dans la grande période de luttes révolutionnaires qui s'ouvre, et qui, avec l'aggravation de la crise générale de l'impérialisme, doit conduire à la révolution prolétarienne. Nous devons renverser le courant général de l'opportunisme dans nos rangs, et dans cette lutte, jeter les fondements idéologiques, politiques et organisationnels du parti.

La base logique du courant général de l'opportunisme dans nos rangs est la domination, depuis la naissance du mouvement ml, des théories de la spontanéité. Ces théories ont chez nous, largement précédé l'éclatement et la dispersion du mouvement, puisqu'elle se sont propagées dès le début, alors que l'ensemble des militants travaillaient dans les 2 organisations principales. C'est sur cette base que s'est dès le début développé l'opportunisme ; dès le début, elles ont fait obstacle à une démarcation radicale d'avec le révisionnisme. Mais maintenant que la domination de l'opportunisme a conduit à des scissions, flottements et dispersions, ces théories se révèlent un véritable fléau, sont le fumier sur lequel s'alimente l'opportunisme. Les théories de la spontanéité nient la lutte entre les 2 voies, les 2 lignes, elles visent à entraîner le mouvement dans la voie du moindre effort et à subordonner le prolétariat à la bourgeoisie. Elles ont servi à légitimer toutes les attaques opportunistes contre le marxisme-léninisme dans le domaine de la stratégie, de l'activité pratique du mouvement comme dans celui de l'édification du parti. Dans la lutte contre l'opportunisme qui est une loi objective de l'édification du parti, la lutte contre le spontanéisme tient aujourd'hui la première place. Cette lutte constitue le premier maillon à saisir pour renverser le courant général de l'opportunisme dans nos rangs, dans tous les domaines, idéologique, politique et organisationnel de la stratégie comme de la tactique, de l'activité pratique comme de l'édification du parti.

Aujourd'hui où la plus grande dispersion des forces va de pair avec la plus grande confusion idéologique, « avant de s'unir et dans le but de s'unir, il faut avant tout se démarquer ». La lutte contre l'opportunisme est la condition de l'unité sur la base du marxisme-léninisme. La lutte contre le courant général de l'opportunisme (dans le mouvement ml) est la condition de la lutte contre le révisionnisme moderne et les autres courants bourgeois et petit-bourgeois. Quand nous disons que la tâche principale de l'heure est la lutte contre l'opportunisme et dans cette lutte, l'élaboration et la propagande de la théorie révolutionnaire, dans les conditions concrètes de notre pays, nous maintenons en même temps que l'activité pratique doit toujours rester la base de notre mouvement. La liaison de la théorie et de la pratique doit rester le principe conducteur de tout notre travail. Cette unité prend aujourd'hui la forme suivante : l'expérience acquise nous donne une base matérielle importante pour comprendre nos erreurs, et elle reste en toute occasion, le pont par lequel nous maintenons nos liens avec le mouvement de masse, y poursuivrons la propagation du marxisme-léninisme dans le prolétariat. Cependant, nous insistons sur le fait que si une lutte acharnée n'est pas menée contre l'opportunisme dans nos rangs, et n'aboutit pas pour de bon à jeter les bases de la ligne révolutionnaire et du parti communiste, toute cette expérience pratique n'aura servi à rien, ou du moins, risque en grande partie d'être perdue, ainsi que les forces qui ont pu être accumulées jusqu'à présent. D'autre part, cette lutte est une condition absolument nécessaire pour tout progrès dans notre activité pratique, tout progrès dans la fusion du marxisme-léninisme et la pensée-Mao Tsé-

toung avec le mouvement ouvrier. En conséquence, dans la période actuelle, l'ensemble de l'activité pratique doit être subordonnée et servir à la tâche principale ; les formes qu'elle prend doivent servir à faire progresser les tâches de la lutte idéologique, de la fondation du parti. Ce faisant nous ne liquidons pas les forces de la révolution qui ont déjà été accumulées, mais au contraire nous les préservons de la dégénérescence, les fortifions, et rendons possible une nouvelle période de croissance. Dans la lutte idéologique actuelle, notre principe directeur doit rester l'union de la théorie et de la pratique ; pour cela, il faut lier l'étude du ml à l'étude de l'expérience concrète acquise dans le mouvement, lier l'étude de la lutte entre les 2 lignes dans le mouvement à l'étude du révisionnisme et de l'opportunisme dans le passé, lier toute cette étude de la lutte entre les 2 lignes à l'étude du développement social et de la lutte de classe dans notre pays. C'est seulement de cette façon que nous pouvons acquérir une base solide pour mener à bien le mouvement actuel.

Nous rejetons les accusations de « liquidateurs du mouvement de masse » car seuls sont liquidateurs du mouvement de masse ceux qui liquident de façon systématique et ouverte le marxisme-léninisme et la pensée-Mao Tsé-toung. Nous rejetons l'accusation de « liquidateurs du parti », car seuls sont liquidateurs du parti ceux qui s'en tiennent de façon acharnée aux positions de l'opportunisme. Notre tâche est de renverser le courant général de l'opportunisme dans nos rangs, de nous efforcer de provoquer un tournant favorable pour cette lutte. Dans cette lutte doit d'abord se constituer un courant prolétarien. Déjà, un mouvement de reconquête du marxisme-léninisme, une aspiration à la pureté idéologique se manifeste dans les rangs des marxistes-léninistes. C'est un facteur positif ; mais dans ce mouvement lui-même, les flottements, hésitations, le découragement, la crainte de s'engager jouent un grand rôle. D'autre part, dans ce mouvement, de nombreux points de vue divergents existent, dus aux séquelles d'idées opportunistes qui nous ont dominé de nombreuses années. Cela n'est pas si grave si, aspirant à l'unité, nous y parvenons au moyen de la critique et de l'autocritique franche et loyale, de la polémique et de la discussion scientifique, fondée sur le marxisme-léninisme ; dans l'édification de ce courant prolétarien, la clarification idéologique doit précéder les mesures organisationnelles.

Quand ce courant prolétarien sera constitué sur la base d'une unité politique profonde, et d'une unité tactique suffisante, alors les jours de la domination opportuniste seront comptés, alors la marche en avant pour l'édification du parti s'accélérera, alors le mouvement ml rentrera avec une vigueur décuplée sur la scène des luttes sociales (scène qu'il quitte aujourd'hui insensiblement à cause de l'opportunisme) pour combattre le révisionnisme, le trotskysme et toutes les idéologies réformistes, pour entraîner les larges masses dans la lutte contre les fléaux du capitalisme qui accompagneront nécessairement la crise économique et politique de l'impérialisme. Mais par-dessus tout, cette crise de l'impérialisme va mettre à l'ordre du jour la préparation immédiate à la révolution prolétarienne et à la dictature du prolétariat, en particulier la tâche de rendre vivants dans les masses nos objectifs radicaux de la révolution prolétarienne, de la dictature du prolétariat, et de la libération définitive de l'humanité par le communisme universel...

NICOLAS RIVIERE Décembre 1971